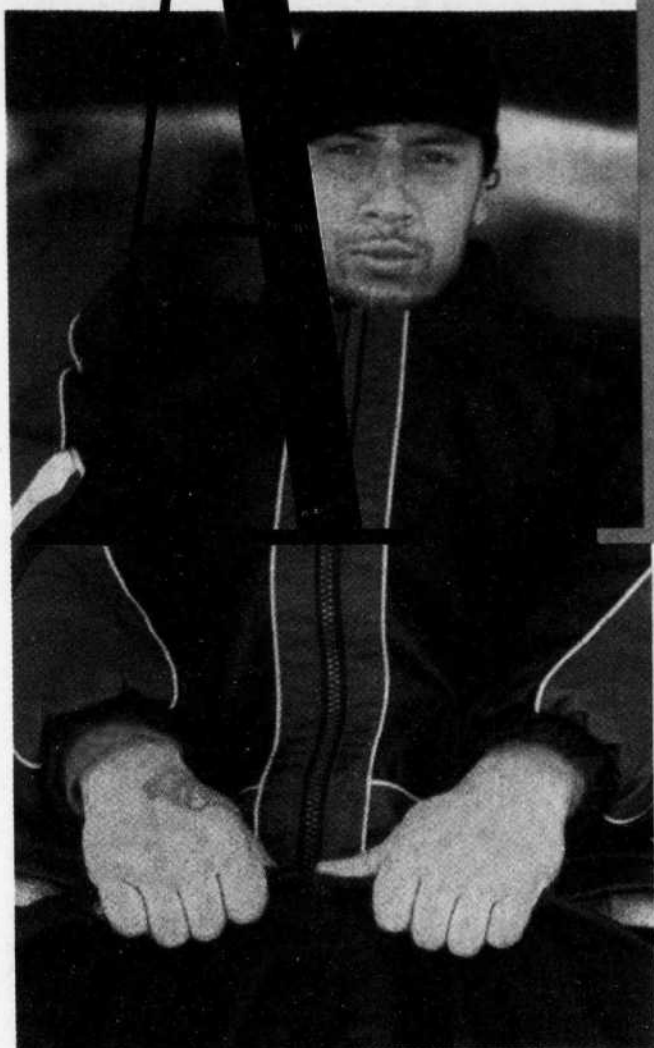


◆ LE DEVOIR ◆

LES

ARTS



01 Étranj, qui participe à l'album d'Yvon Krevé

Le gala  
de la  
marge



One 976

SYLVAIN BLAIS



Cryptopsy

Mimétique, l'underground montréalais? À l'instar de la musique commerciale, la scène du rock alternatif, une fois par année, s'autocongratule. La marge se centralise-t-elle? Peut-être aussi que les discours dominants, en musique comme ailleurs, s'effritent. L'underground montréalais possède désormais ce qui ressemble à une manière d'institution. Le 4 mars prochain, après deux semaines de célébrations débutant le 22 février, aura lieu, au Spectrum, le gala MIMI (l'Initiative musicale internationale de Montréal). L'affaire n'est pas exactement nouvelle, le gala en est à sa quatrième édition. Le MIMI est né de ce que l'ADISQ, la véritable institution, ignore toujours les musiques alternatives. Mimétique, l'underground? MIMétique plutôt.

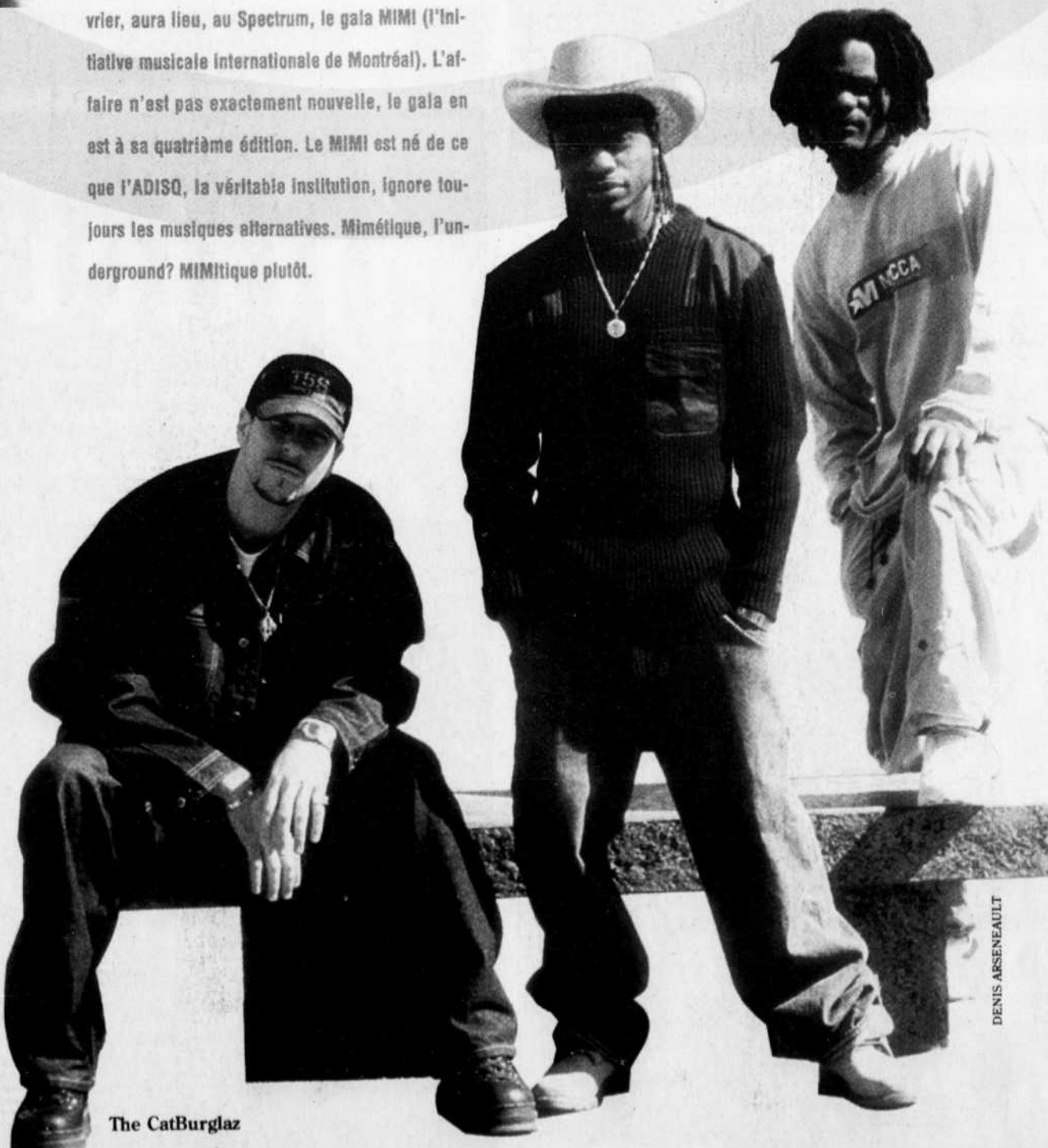
BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Depuis les années 80, la scène de la musique alternative québécoise se structure. L'édifice de la musique commerciale a bel et bien été ébranlé par les poussées successives de l'underground. Mais les institutions tardent à se réformer, les bastions sont bien gardés. À l'échelle locale, il faut en venir à cette conclusion: l'ADISQ, bien assise sur son mandat, est peu perméable aux cultures souterraines. C'est résumer un peu vite le propos, mais la raison d'être du gala MIMI se situe précisément là.

Un gala de plus, pensez-vous? Le MIMI constitue la vitrine la plus étincelante de la culture musicale alternative montréalaise et québécoise. De loin, le gala le plus allumé de l'année. Hip-hop, punk, métal, hardcore, musiques du monde, electronica, rock alternatif, ska, spoken word: on tient là la version alternative du gala de l'ADISQ. Pour une deuxième année consécutive — il y a eu une pause de deux ans après les deux premières éditions, dont la première a été tenue en 1995 —, les genres musicaux boudés par l'industrie sont honorés. Mais il y a plus.

Le gala est organisé par la SOPREF (Société pour la promotion de la relève musicale de l'espace francophone) et par le producteur Greenland (l'initiative est d'ailleurs de Dan Webster, de Greenland). Le gala MIMI est loin de la lourdeur administrative de son cousin mieux fortuné. Il ne faut pas être membre de la SOPREF pour espérer une nomination. Plus de 150 disques publiés en 2000 ont été recensés. Fait à noter, 80 % de ces parutions proviennent de maisons de disques qui ne sont pas membres de l'industrie officielle. Vingt-six trophées seront remis lors du gala.

VOIR PAGE C 2: MARGE



The CatBurglaz

DENIS ARSENAULT



CHRONIQUE  
**Hitler superstar**  
Page C 2

THÉÂTRE  
**Trois sœurs en deux temps**  
Page C 3

MÉDIAS  
**Une commission en forme de soupape**  
Page C 6

FORMES  
**Art et design**  
Page C 8

Cinéma  
Page C 5  
Musique  
Page C 6  
Disques  
Page C 7

## LES ARTS

## Hitler superstar

**A**u début, j'éprouvais un vague malaise à voir toutes les «unes» des sections culturelles des journaux et des hebdomadaires afficher la tronche du Führer, en grand uniforme, la moustache, le regard pointu et tout. Malaise parce qu'Hitler fut l'âme noire du dernier siècle, l'ogre, la bête immonde. Si bien que regarder sa binette trôner partout, il y a une couple de semaines, me donnait quand même un peu froid dans le dos. Comme si on déroulait le tapis rouge à l'incarnation des pires valeurs de l'humanité. Comme si on faisait la pub au démon des démons, malgré l'angle critique que certains papiers gardaient face au projet.

De fait, personne ne songeait à sacrifier le personnage, à froter la svastika pour lui redonner du lustre. Hitler trônait à pleins articles promotionnels parce que la pièce qui porte son nom allait prendre l'affiche à l'Espace Libre, mise en scène et interprétée par Jean-Pierre Ronfard et Alexis Martin, codirecteurs du Nouveau Théâtre expérimental.

Bon sujet pour les journalistes, le nazi des nazis, même si ça chicote de l'admettre, comme le yable était un bon sujet dans les chaumières de nos aïeux qui en parlaient à voix basse, s'enfilait des légendes à son sujet. Ils l'avaient vu soi-disant à l'église, à la danse, tremblaient de l'évoquer. Sauf que le yable après la dernière guerre, a pris le visage d'Hitler, avec la fascination pour l'ogre qui en découle, parfois malsaine, parfois lourde d'enseignements à tirer sur la route noire à ne pas suivre. Encore faut-il que le contre-message passe vraiment la rampe. Sinon Hitler, pourquoi ressusciter Hitler?



Odile Tremblay

Espérons que la pièce vaut le coup, pensais-je, après tout le ramdam qui s'imprimait autour. Maintenant que je l'ai vue, je réponds: Non. À mon avis, Ronfard et Martin ont banalisé le personnage, poncé ses côtés trop fous, trop criminels, pour livrer un long monologue assez verbeux. Et si l'on n'avait pas le droit de rater une œuvre sur Hitler... Trop délicat, trop horrible, trop nauséabond, trop névralgique, trop casse-gueule comme sujet pour pouvoir transformer le maître saigneur en coco aux manies presque insignifiantes. Sans parler d'un dénouement qui n'épousait même pas la vérité de l'histoire, mais évoquait une évasion plutôt que son suicide.

Je ne sais pas si vous avez vu le film *Moloch* d'Aleksandr Sokourov, qui réussissait là où la pièce a échoué, c'est-à-dire à rendre l'humanité monstrueuse du personnage au quotidien. Ici, sur les planches de l'Espace Libre, je cherchais vainement de nouveaux garde-fous au délire hitlérien. Le message était si diffus. La salle rigolait souvent. A croire que c'était drôle.

Le journalisme culturel est un drôle de sport, qui jongle plus souvent qu'à son tour avec la promotion. J'en parle en connaissance de cause, croyez-moi. Prenez ce qu'on appelle dans le jargon du métier des pré-papiers. Ceux-ci sont pondus avant que la pièce ne prenne l'affiche. Dans le cas présent, ont surgi en rafales les entrevues avec Ronfard et Martin. «Le nazisme est un avertissement; l'oublier devient une faute», lançait Alexis Martin en citant le philosophe Karl Jaspers. L'interprète du personnage et coauteur de la pièce était de bonne foi, sans doute. Là n'est pas la question.

Il y a des effets pervers aux pré-papiers qui jonglent avec la plume, même avec la volonté de questionner le morceau. Au cinéma, c'est un peu moins pire, ne serait-ce que parce que les journalistes ont vu le film avant d'interviewer ses artisans. Promo pour promo, ça aide à comprendre sur quel trottoir on met les pieds, tout en participant au grand cirque de plouge malgré tout. Faut pas se leurrer. Dans le champ des arts de la scène, le tapis glisse davantage. Au moment des questions-réponses, les articles s'écrivent dans le brouillard. Pas encore vue, la pièce. Pas lue (à moins qu'il ne s'agisse d'un classique, bien entendu). Pour une création originale dont on ne leur a pas refilé le texte, les interviewers y vont donc à l'aveuglette. Même en questionnant les intentions des auteurs, ces derniers gardent le crachoir pour expliquer leurs intentions, en laissant des pans d'ombre. Pas de vrais contre-interrogatoires possibles, faute d'éléments précis à évoquer. Si les promesses ne sont pas tenues sur les

planches, *too bad!* Les créateurs ont eu la «une» quand même. Oups, scusez!

Au delà du succès ou de l'échec d'une production, c'est le système des pré-papiers qui laisse à désirer. Mieux vaudrait sans doute attendre que la pièce roule, histoire de s'assurer si elle vaut le coup de chapeau de la «une», surtout en pareille terre minée. Mais basta! Chaque média veut arriver avant le show. Tous en même temps d'ailleurs. Une semaine, Hitler, une semaine, un autre. Bon, pas bon. Un clou chasse l'autre et suivez le troupeau. On est bien bêtes dans la profession. Faudrait se remettre en cause plus souvent...

N'eût été du personnage «bon vendeur» du Führer, le buzz initial aurait été moins bien grand autour de la pièce. D'autant plus que c'est un petit théâtre de poche, l'Espace Libre, sans l'ampleur du TNM, mettons. Habituellement, les créations qui y sont montées (en général pleines d'audace, bien davantage que pour *Hitler*) viennent au monde plus discrètement.

Les relationnistes n'ont même pas, à ce qu'on me dit, fouetté les troupes journalistiques en les suppliant d'annoncer leur *Hitler* et de tapisser la photo du modèle partout. Tout le milieu a sauté sur le sujet. Et les trompettes des médias ont claironné que le maître du 3<sup>e</sup> Reich prenait les planches montréalaises d'assaut. Oyez! Oyez! Hitler super star allait débarquer en ville. Or voilà après coup la bête réduite à si peu de choses. Un certain malaise, vous dis-je...

otremblay@ledevoir.com

## MARGE

Si le gala vient galvaniser les forces underground, il a aussi des effets pervers

SUITE DE LA PAGE C 1

dont 24 pour lesquels le public doit voter (par l'entremise du site Internet [www.netmusik.com/mimi](http://www.netmusik.com/mimi) ou dans les hebdomadaires *Voir* et *Hour*). Chez les finalistes, parmi ceux dont l'étoile a brillé cette année,

on retrouve Stefie Shock, Loco Locass, Fred Fortin, Les Chiens, Ramasutra. Figurent aussi les Cynical Czardas, Subb, Arseniq33 et autres Traumatarges, 5 Line Legacy ou One976, pour ne nommer que ceux-là, des noms qui ne vous en disent peut-être

pas aussi long que les premiers.

À titre d'exemple, pour la seule catégorie «Album de l'année», les nominations sont: Caféine (*Pornstar*, sur étiquette Groggnard), Les Chiens (*La Nuit dérobée*, sur La Tribu) et The Datsons (*See!*, sur Tyrant Records), The Dears (*End Of A Hollywood Bedtime Story*, sur Grenadine Records), Fred Fortin (*Le Plancher des vaches*, sur La Tribu), Freeworm (*Vegetation = Fuel*, sur Indica), Godspeed You Black Emperor (*Levez Your Skinny Fists Like Antennas To Heaven!*,

sur Kranky), Loco Locass (*Manifestif*, sur Audiogram), Vulgaires Machins (*Regarde le monde!*, sur Indica) et Yvon Krevé (*L'Accent grave*, sur Mont Real). Du glam punk au rock planant, du rap jusqu'au punk, la palette est riche et diversifiée.

## Le gala, la galère

Pourra-t-on éviter le décorum (et l'ennui) qui caractérise les galas habituellement diffusés à la télévision? La formule du MIMI se rapproche tout de même de

celle des événements cousins. Selon Jean-Robert Bisailon, directeur de la SOPREF, il faut considérer le gala MIMI comme la pointe d'un iceberg dont la cime rapproche le plus l'underground de la masse commerciale. Idéale, la formule du gala? «Le gala est la manifestation la plus apparente de la scène alternative. Elle est fédératrice, elle réunit les tribus. Ça donne une bonne visibilité à cause de l'implication des commanditaires. Le gala en tant que tel est organisé au lance-pierre, très spontanément, avec des moyens réduits. De plus, il est déjà controversé, par nous-mêmes d'ailleurs. On ne sait pas toujours quoi faire avec cette bibitte-là.»

Le gala vient galvaniser les forces underground; il a aussi des effets pervers. La formule est mainstream, mais elle est aussi réductrice. «On doit éliminer des gens qui ont fait du travail intéressant. On ne peut pas mettre tout le monde en nomination. Ça encourage aussi des concurrences malsaines.» Bisailon le rappelle, le groupe qui gagne dans une catégorie donnée n'est pas nécessairement le meilleur. «Ça veut seulement dire que c'est son année. C'est pas un jugement de valeur. C'est extrêmement subjectif.» Mais en définitive, le gala est le baromètre d'une scène qui ne perdrait rien à ce que quelques paires d'oreilles ou de yeux se posent sur elle.

«On préfère voir ça comme un spectacle plutôt que comme un gala», explique Bisailon. Le script de la soirée finale change chaque année, avec des ajustements chaque fois. Avec le franc-parler amusé qui le caractérise, Bisailon précise que «c'est sûr qu'il y a des "guerlots" qui montent

sur scène pour donner des statues à d'autres "guerlots" qui viennent les chercher. En ce sens-là, c'est un gala». Cela dit, huit prestations live des groupes viendront relever la soirée. Signe des temps? «Cette année on a la ferme intention de réduire vraiment beaucoup les allocutions. On va limiter les micros, ça va aller aux toasts.»

«Le but de l'affaire, c'est beaucoup de montrer qu'il se fait, à Montréal, toute une palette de musique populaire, éclatée, à jour sur le plan des tendances, et que la musique québécoise ne se limite pas aux artistes de variétés qui enregistrent des bonnes ventes de disques, dont l'objectif est de réaliser des performances en matière de vente de billets de spectacle ou de disques. L'élément motivateur premier des gens qui se retrouvent au gala MIMI, c'est pas tant la business que la démarche créative.» C'est pourquoi le MIMI vise avant tout à rendre hommage aux créateurs plutôt qu'à l'industrie. Ainsi, la presque totalité des 26 prix sont remis aux artistes interprètes et créateurs, pas aux producteurs.

Il y a des artistes qui sont en nomination dont les producteurs sont membres de l'ADISQ, d'autres qui ont vendu des masses de disques, d'autres presque pas. Ce qui distingue le MIMI du discours dominant de la musique québécoise, c'est que tous les genres et toutes les langues s'y confondent. Bisailon aime à rappeler une belle réussite, qui en dit long sur la dynamique de l'événement: l'an dernier, lors du gala, une des performances les plus remarquables provenait de Dj Ram. L'album de l'année était *The East Infection*, de Ramasutra (le projet de Dj Ram). Ledit disque était produit par les disques Tox, étiquette pourtant membre de l'ADISQ. Au gala de l'ADISQ, Dj Ram a remporté — hors des ondes — le prix Techno. «Pour nous, c'était un des joyaux de l'année dernière, mais dans un contexte plus mercantile, c'est un Félix anodin.» Voilà qui en dit long.

DANSE D DANSE présente

# Nest

CHOREGRAPHIE DE Christopher House

Toronto Dance Theatre

1, 2, 3 mars à 20 h

Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure

300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal  
rue Sanguinet / 55 Berri-UOAM  
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

21 au 24 février 2001 | 20 h 00

L'Agora de la danse présente

## Daniel Léveillé Danse

# Amour, acide et noir

Chorégraphe: Daniel Léveillé  
Interprètes: Jean-François Déziel, David Kilburn, Ivana Milicevic et Dave Saint-Pierre  
Musique: Les Quatre Saisons de Vivaldi. En contrepoint: Rammstein et Led Zeppelin

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500  
840, RUE CHERRIER METRO SHERBOOKE  
Admission 790-1245

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

## MACBETH

DE SHAKESPEARE TRADUCTION DE MARIE JOSÉ THÉRIAULT  
MISE EN SCÈNE DE FERNAND RAINVILLE

Avec Sylvie Drapeau, Pierre Lebeau.

Patrice Bélanger, Bobby Beshro, Jean Robert Bourdage, Pierre Chagnon, Henri Chassé, Sylvie Ferlatte, Kathleen Fortin, Alain Fournier, Pierre Gendron, Raymond Legault, Pierre Rivard, André Robitaille, Isabelle Roy, Yvon Roy, Catherine Séart et Robin Arseneault-Vézina, Jérôme Leclerc-Couture

Assistance à la mise en scène et régie: Claude Lemelin Décor et accessoires: Réal Benoit Costumes: Carmen Alie, Denis Lavoie Éclairages: Stéphane Mongeau Musique originale: Michel Cusson Chorégraphes de combat: Jean-François Gagnon Conception des maquillages: Angelo Barsetti Perruques: Géraldine Courchesne

DÈS LE 6 MARS • 866-8668 [www.tnm.qc.ca](http://www.tnm.qc.ca) Radio-Canada La Presse

Financière Sun Life

# Macbeth

TNM

# Hitler

texte, mise en scène et interprétation

alexis martin  
jean-pierre ronfard

décor et accessoires  
charlotte rouleau  
costumes  
ginette grenier  
éclairages  
martin labrecque  
musique  
michel smith  
regie  
colette drouin  
direction technique  
christian gagnon  
production  
nouveau théâtre expérimental

la nouvelle création

## NTE

expérimental

du 6 février au 10 mars 2001  
du mardi au samedi à 20h30  
espace libre à Espace Libre  
1945 rue Fullum  
réservations 521-4191

COMPLÈT

SUPPLÉMENTAIRE  
le dimanche  
4 mars à 15h

## Programmation du MIMI 2001

- Soirée hip-hop. Le jeudi 22 février au Club Soda (1225, boul. Saint-Laurent). Avec KZ Kombination, Catburglaz, Les Traumatarges, Butta Babeez, Les Architects, 01 Etrange & invités. Animateurs: Shades of Culture. Portes: 20h. Spectacle: 21h.
- Soirée «East Side». Chansons pour une fin d'hiver. Le lundi 26 février au Cabaret (2111, boul. Saint-Laurent). Avec Les Chiens, ?Alice! et Polémil Bazar. Le lancement de l'album de Polémil Bazar, *Chair de lune*, aura lieu juste avant le concert, à 18h.
- Soirée métal. Amen, Five Line Legacy, Flybanger & Raid. Le vendredi 2 mars au Club Soda (1225, Saint-Laurent). Portes: 19h30. Spectacle: 20h.
- Foire du disque indépendant. Le samedi 3 mars aux Foutoumes électriques (87, rue Sainte-Catherine Est) de 13h à 18h. Gratuit.
- Soirée electronica. Samedi 3 mars au Club Soda (1225, boul. Saint-Laurent). Avec Double A & Twist, Dj Ram, Dj Maïts, DJ Element et invités. Porte: 20h30. Spectacle 21h30.
- Gala 2001. Le dimanche 4 mars au Spectrum (318, rue Sainte-Catherine Ouest). Les groupes seront annoncés ultérieurement. Renseignements: la SOPREF au (514) 845-9994.

## LES ARTS

THÉÂTRE

## Trois sœurs en deux temps

«La résignation est la vertu du malheur»

Le Cycle Tchekhov du Théâtre de l'Opsis se poursuit avec le drame d'Olga, Macha et Irina joué par deux fois trois femmes, dix-sept comédiens au total, regroupés en deux troupes d'âges différents, chacune dirigée par un metteur en scène, dont Denis Bernard, qui confirme ainsi une nouvelle vocation pour la direction.

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

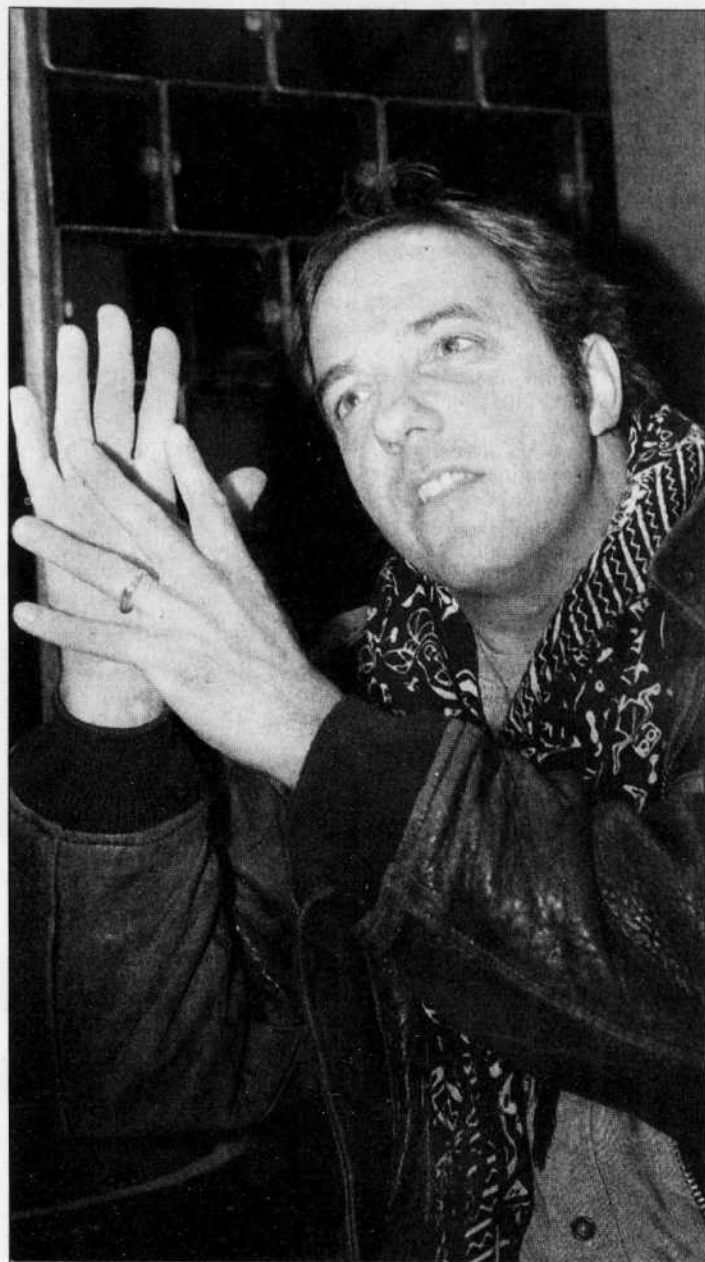
Si le malheur s'impose aux résignés, comme le dirait à peu près Tchekhov, le bonheur peut profiter aux audacieux.

L'an dernier, pour fêter deux décennies de vie professionnelle bien remplie, avec déjà une centaine de rôles au C.V., Denis Bernard a osé s'offrir une année sabbatique. Pas un retrait complet du jeu, parce qu'il faut bien payer le pain, seulement un repos des planches. Enfin, pas non plus de toutes les planches puisque le comédien sorti par la grande porte est rentré par la très grande fenêtre, en metteur en scène encensé. Son travail de direction sur la *Fin de la civilisation* (son dernier essai remontait à 1990), présentée au Théâtre de Quat'Sous, lui a valu une mise en nomination pour un Masque de l'Académie québécoise de théâtre. Mieux, Vincent Bilodeau, qu'il dirigeait dans cette pièce de la série *Motel de passage* de Walker, a remporté le prix d'interprétation du gala, au début du mois.

Ne reculant devant aucune impudence, voilà que le bleu de la mise en scène s'attaque aux *Trois Sœurs*, le monument du monumental Tchekhov, dont on fête incidemment le centième anniversaire de création. «*Mon année de retraite m'a redonné le goût du risque, le désir de me mettre en situation de péril*», explique le double-doué, pendant une entrevue téléphonique réalisée plus tôt cette semaine. «*Le recul m'a fait le plus grand bien. J'avais besoin de repenser à mon implication dans le théâtre. J'avais besoin de faire le point sur ma carrière, de me demander pourquoi je continuais après tant d'années. Les comédiens québécois jouent beaucoup, parfois trop. On fait de la télé, des pubs, pour arriver à vivre. Moi, j'aime beaucoup le théâtre, je viens de là. Seulement, j'avais besoin de me ressourcer. J'ai donc décidé de diversifier mes activités. Je me sens en mesure de partager mon expérience de la scène avec d'autres acteurs. Je découvre aussi une nouvelle passion. Je veux dire que le travail de metteur en scène me fait autant vibrer que le jeu à mes débuts comme comédien.*»

2X3-17

Le goût de prendre le risque de monter *Trois sœurs* a commencé à germer alors qu'il jouait lui-même dans une production du classique, présentée chez Duceppe, en 1996. «*Le spectacle a été durement accueilli mais m'a remué profondément. Secrètement, sur papier, par des lectures, j'ai retravaillé le texte.*» Il a jonglé avec l'idée de jouer tous



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Le théâtre, c'est la liberté dans la convention», résume Denis Bernard.

les personnages tout seul. Puis, il a eu le flash de confier les rôles des trois demoiselles charmantes à de «vieilles comédiennes».

Comme Denis Bernard a participé à des productions du Cycle Tchekhov du Théâtre de l'Opsis — mais pas à *La Cerisaie* au TNM, l'an dernier, sabbatique oblige —, il a emprunté un local de répétition à la compagnie, histoire de tester un peu son «concept»: trois sœurs, trente ans après. «*J'aime la liberté que prend la compagnie par rapport aux classiques*», dit-il. Et c'est alors que Luce Pelletier, la directrice de l'Opsis, a eu une nouvelle idée folle: comme elle-même souhaitait monter la pièce (avec de plus jeunes comédiennes), elle a proposé de montrer les deux perspectives en alternance. Deux trios de sœurs et leurs entourages, quoi. Après quelques discussions, la solution s'est orientée vers la fusion des travaux, avec deux Macha (Catherine Bégin et Marie-France Marcotte), deux Irina (Danielle Proulx et Suzanne Clément), deux Olga (Monique Miller et Monique Spaziani). Les autres personnages sont interprétés par autant de duos: Daniel Gaudouas et Jean-François Casabonne, Benoît Girard et Marcel Pomerleau, Benoît Dagenais et Mi-

chel-André Cardin.... Aucun critère de ressemblance n'a organisé la formation des couples d'acteurs et d'actrices. «*Le théâtre, c'est la liberté dans la convention*», résume Denis Bernard.

Serge Denoncourt, star de l'Opsis, a agi comme troisième œil, arbitre des rapprochements. Les dix-sept comédiens (neuf pour Bernard, huit pour Pelletier) ont accepté de travailler pour des *piñettes*, en se séparant l'éventuelle petite cagnotte des guichets.

#### Avant et après l'orage

Tout ça, pour quoi? Que va-t-on finalement découvrir cette semaine à l'Espace Go? «*Luce Pelletier a travaillé à l'allemande, moi de manière plus sensuelle et louvoyante. On a donc deux univers très différents, parce que Luce et moi, nous sommes diamétralement opposés. Mais en mettant une boîte dans l'autre, on arrive à quelque chose de vraiment déroutant et stimulant. Pour moi, c'est une aventure théâtrale fabuleuse.*»

Les trios en deux temps permettraient d'accentuer la donnée fondamentale de ce drame sur la résignation, «*vertu du malheur*», comme le dit un personnage. «*La scène est dans les années 20 ou 30, explique le metteur en scène. Par des procédés théâtraux tout simples,*

on replonge dans le passé. Ce qui va très bien avec la pièce sur le temps qui passe, la nostalgie, l'ennui. Ce qui respecte aussi mon idée de départ, puisque mes vieilles et mes vieux sont là.»

Ainsi au premier temps, Macha déçue par un mariage stérile, réfugiée dans ses songes maussades, reprend goût à la vie (comme ses sœurs), en fréquentant le commandant d'un régiment dépêché dans un trou de province. Trente ans plus tard, la même Macha, toujours au fond du gouffre, tombe en amour avec un autre jeune officier, pur produit du système bolchevique. «*C'est pathétique de la voir encore une fois s'éprendre de l'étranger romantique*, dit Denis Bernard, qui a lui-même passé le temps des beaux jeunes premiers de sa prime carrière. *Si je n'avais monté la pièce qu'avec les vieux, il aurait peut-être été plus difficile d'établir les parallèles avec le temps de la jeunesse. Là, on comprend encore mieux ce que vit cette femme, le poids du destin qui la rend à ses habitudes.*»

Cela dit, comment s'inscrivent ces *Trois sœurs* dans le cycle Tchekhov, déjà une des belles aventures théâtrales de ce changement de siècle à Montréal? Denis Bernard explique que *Comédie russe*, montée en dehors du Cycle, au milieu de la dernière décennie, dépeignait un Tchekhov festif, tandis que *Je suis une mouette (non, ce n'est pas ça)*, a permis à Serge Denoncourt et à ses comédiens d'approfondir leurs réflexions sur la mise en scène, le jeu, bref, le théâtre. *Le Cerisaie* se voulait de facture plus classique, TNM oblige. La nouvelle production expose pour ainsi dire les rapports du temps et du théâtre. «*Il semble qu'un terrible ouragan se prépare*», dit une des répliques les plus célèbres du drame prophétique évoquant l'immense détresse de la Russie avant la Première Guerre mondiale, avant la Révolution rouge. Cette fois, le drame s'exposera avant et après l'orage de chacune, semblable à celui de tous, peut-être. «*Là, on creuse la question du temps et de l'âge au théâtre, résume le comédien-metteur en scène. Ca fait quoi d'entendre Irina répéter qu'elle n'ira jamais à Moscou à 25 ans et à 50 ans? Qu'une jeune femme charmante se plaigne parce qu'elle végète dans son patelin sans pouvoir réaliser son rêve, c'est triste. Quand une femme ménopausée reprend la même rengaine, souhaite se trouver un mari et partir à Moscou, le drame prend une tout autre signification.*»

Ce qu'on en apprend tout de même en osant se retirer, même pour une petite année, même pas vraiment complètement... «*La pièce propose en fait un travail sur le niveau de jeu, conclut alors Denis Bernard. Et je suis très heureux de pouvoir participer à une aventure qui rapproche et fusionne les niveaux de jeu, les conceptions du théâtre. C'est un autre legs de ma réflexion pendant mon année sabbatique: il faut briser la logique des mandats des salles au Québec. C'est une entrave. Il faut se donner la liberté de jouer de tout partout, comme l'Opsis se le permet en promenant ses différents Tchekhov un peu partout.*»

## Viser les voisins

Du 21 février au 3 mars, dans le cadre de l'événement Vastitas 01, organisé par le Théâtre La Chapelle, *Arbo Cyber (?)*, qui fête ses quinze ans, présente *Voisins*, une pièce inspirée du classique de Norman McLaren. Entrevue avec Robert Faguy, concepteur et metteur en scène.

Profitons du quinzième anniversaire pour refaire le point: pourquoi *Arbo Cyber (?)*, avec le point d'interrogation, s'il vous plaît?

Robert Faguy: En 1985, il a fallu se battre un peu pour faire enregistrer officiellement le nom avec cette marque. Le point d'interrogation après le mot théâtre met en évidence l'ambiguïté de notre démarche.

— Dans quel sens?

R. F. Nous explorons différents rapports entretenus entre le théâtre et d'autres disciplines, les arts visuels, la performance, l'improvisation, les arts médiatiques. Mais nous n'aimons pas l'appellation «arts médiatiques», qui fait trop référence à la haute technologie. Le terme «Cyber» rappelle l'importance qu'occupe la communication dans notre démarche. Dans nos spectacles, le public doit être actif, faire des choix.

— Et comment cela va-t-il se traduire dans le nouveau spectacle?

R.F. Il s'agit de notre 24<sup>e</sup> production. *Voisins* est la première d'une nouvelle série de pièces pour écouteurs. L'idée de mettre des écouteurs aux spectateurs n'est pas nouvelle. Mais elle permet de mettre en rapport un moyen technique qui isole et le théâtre qui doit rassembler des spectateurs, l'espace privé de chacun et l'espace public de tous, si l'on veut. On joue aussi sur d'autres oppositions: la vieille et la nouvelle technologie, la projection du film 16 mm ralenti de huit minutes à 1 h 20 et la performance des acteurs, l'histoire figée du film et les passages improvisés de la représentation, etc. C'est aussi un spectacle sur la violence, la représentation, la médiation de la violence, évidemment, puisque le film de McLaren traite de ce sujet.

Propos recueillis par  
Stéphane Baillargeon



Théâtre d'Aujourd'hui  
3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke)  
Montréal H2W 2M2 (514) 282-3900  
www.theatredaujourd'hui.qc.ca  
Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

DU 28 FÉVRIER AU 24 MARS 2001

Prime à la création 1999 du Fonds Gratien Gélinas  
une création du Théâtre d'Aujourd'hui

avec  
Robert Lalonde  
Jean Marchand  
Jacinthe Laguë

concepteurs  
Angelo Barsetti  
Jean Bélanger  
Marie-Pierre Fleury  
Jocelyne Montpetit  
Rodrigo Anibal Rojas  
Anne-Catherine  
Simard Doraspe  
Gabriel Tsampalieros

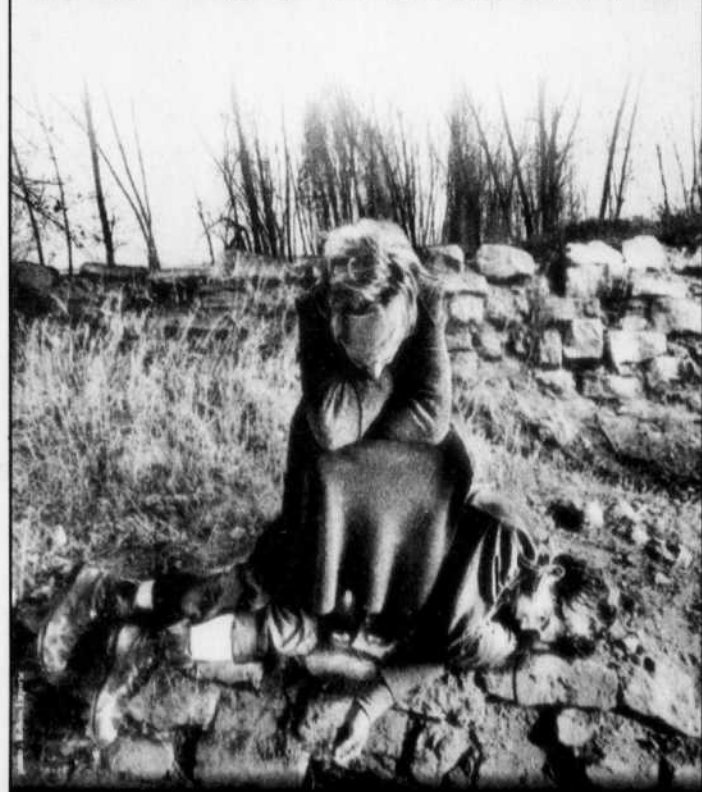
de Sébastien Harrisson  
mise en scène  
Alice Ronfard

# Floes



LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

## LE MONUMENT



DE COLLEEN WAGNER TRADUCTION DE CAROLE FRÉCHETTE  
MISE EN SCÈNE: MARTINE BEAUNE

AVEC: MAXIME DENONCOURT ET MONIQUE MERCURE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ALAIN ROY  
CONCEPTEURS: MARC-ANDRÉ COLOMBRE, JULY-PHONG DOAN, DANIEL FOREIN, DANIEL LEVESQUE, LARSEN LUPIN, JACQUES PELLETIER, GUY SIMARD

13 FÉVRIER AU 24 MARS

LE DEVOIR

4559, PAPINEAU  
RÉS. 2 (514) 523-2246

LA LICORNE

Usine C présente  
da da kamera (Toronto)  
**IN ON IT**  
(version originale anglaise)  
écrit et mis en scène par DANIEL MACIVOR  
avec DANIEL MACIVOR et DARREN O'DONNELL  
«... brutalement honnête et extrêmement drôle.»  
— THE DAILY NEWS, Écosse, juillet 2000

**À NE PAS MANQUER! 5 SOIRS SEULEMENT**

**27 fév. au 3 mars**

**USINE C**  
521.4493 Admission 790.1245 / 1.800.361.4595 **The Gazette**

**LES OISEAUX DE PROIE** de John Logan  
mise en scène de Claude Poissant  
traduction de Benoît Girard

Sébastien Delorme Sébastien Ricard Gérard Poirier  
Alain Zouvi Roxanne Boulianne Patrice Gagnon Jean-Guy Viau

**DU 14 FÉVRIER DUCEPPE AU 24 MARS**

présenté en collaboration avec

Théâtre Jean-Duceppe  
Place des Arts  
Billets en vente au 514 842 2112  
ou au www.pda.qc.ca  
Réservation et frais de service

ROGERS AT&T CKAC 730  
COMMUNICATIONS SANS FIL

www.duceppe.com

Le Presse MEDIACOM TVR

LES ARTS

CINÉMA

# Toute la misère du monde

**UN TEMPS POUR L'IVRESSE DES CHEVAUX**  
Réal. et scénario: Bahman Ghobadi. Avec Nezhad Ekhtiar-Dini, Amaneh Ekhtiar-Dini, Madi Ekhtiar-Dini, Ayoub Ahmadi, Jouvin Younessi et les habitants des villes de Sardab et Bané. Image: Saed Nikzat. Musique: Hossein Alizadeh. v.o. kurde et persane. s-t. français.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Non seulement *Un temps pour l'ivresse des chevaux* est-il un beau film d'une absolue tragédie, couronné à Cannes du prix de la Caméra d'or, mais il possède également toute une histoire. Le cinéaste d'origine kurde Bahman Ghobadi avait réalisé deux ans plus tôt un court métrage documentaire *Vivre dans le brouillard* sur des jeunes qui faisaient de la contrebande entre le Kurdistan iranien et le Kurdistan irakien, film primé à Clermont-Ferrand. Il est revenu tourner avec les gens du village, abandonné en cours de route par son producteur, allant emprunter de l'argent aux habitants de la place qui le financent en partie. Quand La Quinzaine des réalisateurs de Cannes a sélectionné le film, il n'avait encore ni musique, ni effets. Lorsque les laboratoires iraniens ont appris qu'il allait à Cannes, leurs tarifs ont augmenté. Ghobadi s'est endetté. Et voilà!

Des images très belles de montagnes sans pitié balayées par la poudrière, une intimité qui s'instaure d'entrée de jeu avec fenêtre ouverte sur le quotidien de misère de cinq frères et sœurs, bientôt orphelins, vivant près de la frontière de l'Irak, *Un temps pour l'ivresse des chevaux*, porte la griffe du septième art iranien qui a su développer un genre propre et le porter parfois à ses sommets. J'entends cette capacité de tirer tout le naturel d'acteurs non professionnels en offrant aux films une facture documentaire troublante. Ici sur une thématique particulièrement tragique, cet air de vérité résonne comme un glas appuyant toutes les injustices du monde.

Le charme des enfants est tissé de courage et d'amour. L'un des deux, Madi, souffre de nanisme. A 15 ans, trimballé comme un poupon, il réclame une opération d'urgence. Son jeune frère essaiera de trouver l'argent nécessaire, en se joignant aux équipes de contrebande qui traversent la frontière au milieu de la tempête, dans le froid, mal vêtus, sur des mulets enrivés pour supporter le poids des charges; tous bravant les tireurs embusqués.

Le film, à travers son portrait de déshérités parmi les déshérités, brosse aussi celui d'une nation sans Etat: les Kurdes, disséminés en Iran, en Turquie, en Irak, en Syrie.

Rien de plus dramatique que cette lutte constante pour la survie que mènent des enfants courageux. La sœur aînée acceptera de se marier pour faire opérer Madi, mais nul ne veut de l'enfant handicapé au regard renfermant une sensibilité extraordinaire.

Tout va mal dans ce film désespéré où chaque effort culmine sur un échec, où les enfants bravent des froids sibériens sans gants dans leurs montagnes hostiles. Les acteurs sont des non acteurs, plus vrais que nature. A croire qu'ils ne jouent pas du tout.

Misérabilisme à l'état pur? Il y a un peu de ça, encore que le misérabilisme constitue parfois aussi une amère vérité. La grande force de ce film aussi dur qu'émouvant est d'être parvenu à humaniser cette misère à travers des enfants attachants, braves, si tendres entre eux qu'on en vient à se dire que les grandes épreuves cimentent vraiment les êtres, pour mieux nous étreindre le cœur par écran interposé.



TONY LEUNG ET MAGGY CHEUNG DANS *LES SILENCES DU DÉSIR* DE WONG KAR-WAI.

## Un mélo d'une beauté spectaculaire

**LES SILENCES DU DÉSIR (IN THE MOOD FOR LOVE)**

Écrit et réalisé par Wong Kar-wai. Avec Tony Leung, Maggie Cheung, Rebecca Pan, Lai Chen, Siu Ping-lam. Image: Christopher Doyle. Montage: William Chang Suk-ping. Musique: Michael Galasso. Hong-Kong, 2000, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis *Chunking Express*, qui a marqué dans son œuvre un virage du côté d'un cinéma plus explicite et limpide (par opposition aux expérimentaux *As Tears Go By* et *Ashes Of Time* qui l'ont précédé), chaque nouveau film du Hong-Kongais Wong Kar-wai pousse un peu plus loin une démarche de raffinement esthétique et d'épure du récit. Et ceux qui, comme moi, pensaient que *Happy Together*, sorti en 1997, marquait le sommet de cette démarche seront agréablement détonnés par *Les Silences du désir* (*In The Mood For Love*), mélo d'une beauté spectaculaire, bercé par un tango argentin exporté, depuis le Buenos Aires contemporain, théâtre de *Happy Together*, jusqu'au Hong-Kong des années 60, où se situe l'action de ce nouveau film.

Le décor est celui d'un immeuble à appartements communautaires. Un lieu vivant, chaleureux, plein de rires qui retentissent, que le cinéaste filme avec une nostalgie certaine, non sans illustrer, en parallèle, l'oppression qu'il inspire à ceux qui y recherchent l'intimité et le secret. C'est le cas de ses héros Li-zhen (Maggie Cheung), la Irma Vep du film d'Olivier Assayas, et Chow (Tony Leung, acteur fétiche du cinéaste). Elle est secrétaire de jour, lectrice passionnée de soir. Lui est typographe le jour et rêveur de récits chevaleresques le soir. Voisins de palier, c'est leur solitude qui les fait d'abord se reconnaître, leurs époux respectifs devant s'absenter pendant de longues semaines — et toujours les mêmes, tiens, tiens! Leur idylle muette et platonique, née dans la reconnaissance des mensonges dont ils sont les victimes, devient un jour plus

culpable, parce que plus intense, que celle dont ils se consolent côte à côte.

Film minimaliste et majeur, *Les Silences du désir* ne repose sur aucune péripétie physique, et bien qu'il évoque en toile de fond les bouleversements qu'a connus l'Orient dans les années 60, le film parle plutôt des bouleversements intérieurs de ses deux héros. Le cinéaste extrait de leurs gestes et regards des sentiments équilibrés qu'il jette dans des images aux équilibres savantes, attribuables à Christopher Doyle, son chef opérateur attitré, devenu au fil des ans un redoutable alchimiste des mélanges d'ocres chauds et de rouges feu, des éclairages à la lanterne et des ralents hypnotisants.

Cette approche visuelle, qui ressemblait à un procédé poseur dans *Chunking Express* et *Les Anges déchus*, se transforme ici en une symphonie équilibrée, Wong Kar-wai ayant dépouillé le récit et agencé les motifs de telle sorte que rien, de l'histoire ou de la forme, ne supplante l'autre. Par ailleurs, la remarquable musique de Michael Galasso (la bande sonore, sur étiquette Virgin, est un *must* absolu), cimente le tout, suggère et anticipe la cristallisation de l'histoire et de l'Histoire, qui s'opère au cours d'un épilogue, hélas vague et trop long.

La réussite du film repose en grande partie sur l'interprétation du duo, qui le défend presque seul, avec quelques personnages-satellites (on ne verra jamais les époux) censés lui tendre un miroir moral. A Cannes, en mai dernier, Tony Leung a reçu le prix d'interprétation masculine pour son jeu à l'intensité fragile. Or ce sont davantage sa beauté sobre, conjuguée à celle, plus éclatante, de sa partenaire Maggie Cheung (qui défend dans de sublimes robes à haut col) qui donnent à ce magnifique mélo l'impression caressante d'un souvenir idéalisé. Un souvenir dont peut s'approprier quiconque s'y expose.

A noter: *Les Silences du désir* a pris l'affiche d'Ex-Centris, en version originale, avec sous-titres français. Une seconde copie, elle aussi sous-titrée en français, sera à l'affiche du Quartier latin, dès la semaine prochaine.



CANNES 2000  
PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE  
GRAND PRIX TECHNIQUE  
GRAND PRIX LOUVE D'OR  
FCMM 2000  
GAGNANT  
MEILLEUR FILM INTERNATIONAL  
ACADÉMIE EUROPÉENNE DU CINÉMA

« Une magistrale leçon de cinéma, sublime et envoûtante! »  
— La Presse

« Une magnifique histoire d'amour! »  
— Studio

« Un film majestueux... Enivrant et enchanteur! »  
— Voir

« Un chef-d'œuvre! »  
— Toronto Star

## les silences du désir

un film de WONG KAR-WAI TONY LEUNG MAGGY CHEUNG

in the mood for love

À L'AFFICHE!

3536, boul. St-Laurent  
Billetterie: (514) 847-2206

15h15 - 17h15  
19h30 - 21h45

FESTIVAL DE CANNES 2000  
QUINZAINÉ DES RÉALISATEURS  
CAMÉRA D'OR  
PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE  
PRIX ART ET ESSAIS (CICAE)

K. Films Amérique présente

### Un temps pour l'ivresse des chevaux

« Le meilleur film de l'année... »  
Iran 2000, v.o. kurde s.t. français

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN

12:25 - 2:45  
4:50 - 7:05 - 9:20

« UN DES MEILLEURS FILMS JAMAIS TOURNÉS ! »  
JOEL SEGEL GOOD MORNING AMERICA

10 NOMINATIONS AUX OSCARS®  
MEILLEUR FILM

« LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE ! »

CHOW YUN FAT MICHELLE YEOH  
UN FILM DE ANG LEE

## TIGRE & DRAGON

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STARITE	MONTREAL	TASCHEREAU 18	LASALLE (Place)
MEGA-PLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS	COLLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE
JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODÉON	PLAZA DELSON	ROCK FOREST	FLIEUR DE LYS
CINÉPLEX ODÉON	FAMOUS PLAYERS STARITE	CARREFOUR DORION	ST-ÉMILIE	TRIOIS-RIVIÈRES 0
CINÉMA CAPITOL	MAISON DU CINÉMA	DRUMMONDVILLE	HULL	ST-JÉRÔME
CINÉ-ENTRÉE	MAISON DU CINÉMA	FLIEUR DE LYS GRANBY	SHERBROOKE	GATINEAU
VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE
VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE	VERSION FRANÇAISE

EN NOMINATION POUR 2 OSCARS®  
DONT CELUI DU MEILLEUR ACTEUR - TOM HANKS

## SEUL AU MONDE

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STARITE	MONTREAL	LASALLE (Place)	LANGELIER 6
MEGA-PLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS	JACQUES CARTIER 14	PONT-VIAU 16	CARREFOUR DORION
CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	CHATELAIN ENCORE
CINÉPLEX ODÉON	CINÉPLEX ODÉON	BOUCHERVILLE	TERREBONNE 8	ST-HYACINTHE
CINÉ-ENTRÉE	CINÉ-ENTRÉE	PLAZA REPENTIGNY	ST-JEAN	VALLEYFIELD
FAMOUS PLAYERS	VERSION ORIGINALE ANGLAISE	MEGA-PLEX GUZZO	ST-BASILE	CARREFOUR DU NORD
PARAMOUNT	VERSION ORIGINALE ANGLAISE	TASCHEREAU 18	LACORDAIRE 11	SPHERETECH 14
CINÉPLEX ODÉON	VERSION ORIGINALE ANGLAISE	LASALLE (Place)	LACORDAIRE 11	COLOSSUS LAVAL

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

du 15 au 25 février 2001

UN REGARD UNE RENCONTRE UNE RÉFLEXION À SURVEILLER

NOS HOMMAGES, MONSIEUR CARLE !

Les Rendez-vous rendent hommage au grand cinéaste en lui dédiant sept programmes. Venez revoir ou découvrir sur grand écran *La vraie nature de Bernadette*, *Le viol d'une jeune fille douce*, *La Vie heureuse de Léopold Z* et autres oeuvres marquantes de notre cinéma !

LE CAFÉ DES RENDEZ-VOUS

Ouvert tous les jours, de 13 h à minuit

Salle Norman-McLaren, Cinémathèque québécoise

Conçu par les artistes Pier Lefebvre et Christian Miron

La place incontournable pour un verre, une rencontre, une discussion !

Au Café des Rendez-vous, des 5 à 7 animés par Chantal Jolis

Une occasion unique de rencontrer les Alain DesRochers, Guylaine Dionne, Bernard Émond, Yves Jacques, Michel Jetté, Jean-Claude Labrecque, Arto Paragamian, Louise Portal...

www.radio-canada.ca/culture

## LE ARTS

CINÉMA

## Meurtre à Saint-Pierre

Patrice Leconte raconte le tournage de son film qui prend l'affiche vendredi prochain

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Ca n'a pas été très fort en France pour *La Veuve de Saint-Pierre* (qui sort dans nos salles vendredi prochain). Critiques mitigées, recettes au guichet décevantes, 650 000 entrées dans l'Hexagone, alors que l'équipe espérait dépasser le million. Patrice Leconte, quand je l'ai rencontré cet automne, soupirait un peu, tenant en partie le titre mortuaire responsable de l'échec relatif, admettant aussi qu'il y a bien des impondérables en ces matières et que la recette du succès, personne ne la connaît.

Entre les lignes, il finissait par avouer (un peu comme le p'tit Gibus de *La Guerre des boutons*): «Si j'aurais su, j'aurais pas venu». Bon c'est une boutade, mais il a trouvé le tournage très difficile. «Je ne sais pas si je referais ça», confessait-il, tout en déclarant que c'était tout compte fait merveilleux, même s'il n'aime pas le froid et qu'il gélait.

Le film au départ devait être réalisé par Alain Corneau qui abandonna le projet, le considérant irréalisable techniquement. Leconte l'a repris au vol, après hésitations, le menant à terme contre vents et marées.

## Beau défi

Inspiré d'un fait réel, le film évoque l'histoire d'un condamné à mort pour meurtre à Saint-

Pierre en 1850. Comme il n'y avait pas de guillotine sur l'île, il fallut l'importer par bateau. A partir de cette histoire, le scénariste Claude Faraldo a imaginé une sorte de rédemption du condamné, pris sous l'aile de la femme du capitaine, bientôt aimé des villageois, rendant service à tout le monde, si bien que le capitaine se mutinerait en refusant de le faire exécuter et que tout finirait très mal.

*La Veuve de Saint-Pierre* avait des atouts dans son jeu au départ: réunir pour la première fois à l'écran Daniel Auteuil (dans la peau du capitaine) Juliette Binoche (qui incarne son épouse), leur adjoindre à la distribution le cinéaste Emir Kusturica (jouant le condamné), une primeur comme acteur. C'était en soi un beau défi.

Une des difficultés du film tenait à sa location lointaine dans le froid et la neige. Il a été tourné en Nouvelle-Écosse à Louisbourg, avec d'autres scènes au Lac Saint-Jean (parfois à moins quarante), à la déception d'ailleurs des Français de Saint-Pierre et Miquelon. Ceux-ci auraient bien voulu que ça se passe chez eux, mais Louisbourg possède une forteresse, fort utile comme décor. Le Canada était de la fête blanche donc, d'où la présence de plusieurs acteurs québécois pour les rôles secondaires: Yves Jacques, Ghislain Tremblay, Luc Guérin, Raymond

Cloutier, Marc Bélard, Dominique Quesnel. La maison québécoise Cinémaginaire était partenaire à 20 % du projet.

Patrice Leconte refuse de considérer *La Veuve de Saint-Pierre* comme un film d'époque. «Ridicule l'était, mais cette fois, j'ai voulu faire parler des sentiments qui n'ont pas d'époque. Mon film est avant tout une grande histoire d'amour, celle qui lie le capitaine et son épouse, Madame La, un amour si fort que pour soutenir sa femme, le capitaine acceptera de courir à la catastrophe. D'autres sentiments plus confus lient Madame La à Neel, le condamné.»

## Diriger Kusturica

«Diriger Emir Kusturica ne m'a pas intimidé», déclarait Leconte. Nos films sont aux antipodes. Il a ri, comprenant que je ne lui demandais pas de jouer la comédie mais de fonctionner à l'instinct. Il s'est contenté d'être lui-même avec sa gueule de méchant garçon tendre. C'était parfait.»

Quant à Daniel Auteuil et Juliette Binoche, depuis le temps qu'ils avaient envie de jouer ensemble, ça les stimulait. «Juliette a une passion bouillonnante pour le métier. Daniel est plus économe de lui-même. Ce fut parfois difficile d'accorder les violons. Le tournage fut intense et avec l'équipe québécoise, on a vécu ça comme une affaire de cœur.»



Le cinéaste Patrice Leconte

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## Film d'ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois

## LA FEMME QUI BOIT

ÉLISE GUILBAULT  
LUC PICARD

AVEC  
FANNY MALLETT  
MICHEL FORGET  
LAURENT LACOURSIÈRE  
GILLES RENAUD  
LISE CASTONGUAY  
ALEXANDRINE AGOSTINI

UN FILM DE  
BERNARD ÉMOND  
PRODUIT PAR  
BERNADETTE PAYEUR

DIRECTION PHOTO JEAN-CLAUDE LABRECQUE DIRECTION ARTISTIQUE ANDRÉ-LINE BEAUPARLANT  
CRÉATION DES COSTUMES SOPHIE LEFEBVRE SON MARCEL CHOUNARD HUGO BROCHU  
MARTIN ALLARD ET HANS PETER STROBL MUSIQUE PIERRE DESROCHERS MONTAGE LOUISE CÔTÉ  
DIRECTRICE DE PRODUCTION SYLVIE DE GRANDPRÉ PRODUCTEUR ASSOCIÉ MARC DAIGLE  
SCÉNARIO ET RÉALISATION BERNARD ÉMOND

CHRISTAL FILMS

## À L'AFFICHE!

13

FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS VERSAILLES ✓ FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL ✓

SON DIGITAL

SPECTACLES

## Quitter son pays

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Estomaqué. Quand nous avons eu l'occasion d'entendre le démo, au demeurant relativement bien produit, du duo de Richard Gauthier et de Roger Miron, nous avons hésité un instant. Des deux ex-French B — un des groupes phares des années quatre-vingt, dont le succès n'a malheureusement pas dépassé le mur de l'estime: souvenez-vous de *Je me souviens (Bill 101)* — ont repris la route et proposent leur véritable premier spectacle le 22 février, au Petit Campus. Estomaqué, on vous dit, parce que leur musique, loin de la pétarade et de l'énergie débridée de French B, fait davantage dans l'introspection. On ne s'attendait tout simplement pas à ça.

L'univers musical des French B était beaucoup plus large que ce que l'on entend aujourd'hui avec Miron-Gauthier. Dans un article fort éloquent et terriblement bien renseigné, Claude Grégoire a fait une espèce de recension des styles éclatés pris par les French B au fil des ans (le texte est à l'adresse internet suivante: [www.netmusik.com/decibels/archives/s020298a.html](http://www.netmusik.com/decibels/archives/s020298a.html)). Leur palette, selon Grégoire, englobait le techno-pop, le psychédélique (*Gaïa*), le rap (*Waïter*), le rock progressif (*L'évidence*), l'industriel (*Ode à l'ennemi*), le rave (*Kleenexx*) et le country (*Quitter son pays*). Les «bastards», menés notamment par Jean-Robert Bisailon (aujourd'hui directeur de la SOPREF) et son intérêt pour les musiques les plus actuelles d'alors, ont fait cela, commente l'auteur, «tout en gardant leur son distinctif». Aujourd'hui, la palette s'est resserrée, l'éclectisme tant apprécié jadis a laissé la place à une facture plus calme.

## «Monsieur Fâché» s'est calmé

Deux ans après le chant du signe des French B, le 31 janvier 1998 à la salle Salaberry, Gauthier-Miron proposent un rock moins nerveux, parfois planant, toujours riche en texture, parfois sombre (en cela, ils rappellent le virage de Bündock, autre groupe important des années 80, devenu ensuite Bündock-Lanoie). On est surpris, comme on disait, mais en entrevue, Gauthier et Miron nous rappellent que le dernier French B, *Légitime démenche*, faisait dans l'introspection. Il n'y a qu'à réécouter *Quitter son pays*. «On a fait le deuil de French B. Tomber du jour au lendemain sans band, ça demande d'épouiser.» Richard Gauthier s'est impliqué dans le milieu, avec le concours les Francouvertes. Pour Miron, «le break entre les deux formations m'a permis de reprendre goût à la musique, d'écouter de la musique». La poussière retombée, il fallait rompre musicalement l'ancien groupe.

Gauthier avait entre-temps animé une soirée de l'événement Coup de cœur francophone, une soirée de la *Chanson enragée*. «Il y a eu des pressions pour que je fasse une toune des French B, je



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Roger Miron et Richard Gauthier, deux ex-French B, proposent leur véritable premier spectacle le 22 février, au Petit Campus.

*l'ai faite avec le groupe Delirium Circus, qui sont pas de tout repos. On avait remonté j'ai pas dit mon dernier mot, de l'album Légitime Démenche. Le lendemain, on s'appelaït Roger et moi, puis on a repris le collier.»*

Gauthier n'avait certes pas dit son dernier mot. Les textes de Gauthier sont toujours acérés, sa langue vive et recherchée, bien qu'il ait quelque peu laissé de côté la langue explorée à la Claude Gauvreau. Plus remarquable encore, le «Monsieur Fâché» des French B s'est calmé. «J'écris parce que je veux pu crier», chante-t-il sur la lancinante *Obsédé textuel*. De l'avis de Miron, les textes de Gauthier sont mieux servis par cette esthétique. Un nouveau personnage pour Gauthier? «Je continue mon enquête sur les conditions de détention de l'humanité», lance l'ancien Monsieur Fâché de sa voix terriblement profonde. *Mais on ne peut pas être fâché 24 heures par jour, c'est trop agressant. Tu peux passer de la rage, de la frustration, même une certaine violence, à travers la douceur aussi. Ça dépend des mots, des armes que tu utilises. C'est pas en criant que tu exultes la*

rage.» Ce n'est pas non plus un gage que ça va porter plus loin. «Musicalement, on va chercher des textures, des ambiances», explique Gauthier, qui peut cesser de réciter les textes et qui met à profit le coffre de sa voix, «son grain».

Miron: «En composant, j'ai senti des influences des années 80 remonter à la surface, j'ai décidé de faire avec. On voulait faire de quoi d'ambient, mais qui demande de l'attention.» D'où la facture légèrement country, folk, blues parfois, des compositions. Un album devrait sortir à l'automne prochain, d'une manière ou d'une autre, quitte à reprendre la formule communautaire de Richard Desjardins pour *Tu m'aimes-tu*. Rien de formel de ce côté.

En ce qui nous concerne, il aura fallu entendre le duo en concert, le 20 janvier dernier au Cabaret, en première partie de la formation Les Chiens, pour être conquis, mais là complètement. Gauthier-Miron duo se produira sur la scène du Petit Campus, le 22 février, Eric Goulet (leader de Les Chiens), à la guitare, Nicolas Jouannaut (Les Chiens) à la base, et Jean Laroque, à la batterie (billets: 5 \$).

eXcentris

IN THE MOOD FOR LOVE • THE GODDESS OF 1967  
LE CHAPEAU • LA CHAMBRE DES MAGICIENNES  
PETITE CHÉRIE  
...ce dimanche 18 février à 11H00 Ciné-Kid présente:  
SOUVENIRS DE PAILLE | Enfant: \$2/ Adulte: \$6 |

95. ADMISSION GÉNÉRALE / 65. ETUDIANT • ÂGE D'OR / 65. EN SEMAINE AVANT 18H00  
3536 BOUL. ST-LAURENT / HORAIRES • INFO: 514.847.2206 / WWW.EX-CENTRIS.COM  
STATIONNEMENT: RUE MILTON • MÉTRO: SHERBROOKE • ST-LAURENT

Ciné-Kid PARALLÈLE

## LA CRITIQUE ET LE PUBLIC SONT UNANIMÉS!

9/10\* COTE DU PUBLIC  
source: cinemamontreal.com

«UNE OEUVRE MAGNIFIQUE ET BOULEVERSANTE... UN FILM PARFAIT.»

PATRICK GAUTHIER, LE JOURNAL DE MONTREAL

«...UN GRAND FILM.»

FRANCO NUOVO, LE JOURNAL DE MONTREAL

«UN FILM FORMIDABLE... RACONTÉ SUR UN TON ABSOLUMENT IMPECCABLE!»

RENE HOMIER - ROY, 105

«UN FILM MAGNIFIQUE.»

SOPHIE DUROCHER, TELE-QUEBEC

«...UN FILM MAGNIFIQUE, AUSSI DOULOUREUX QUE LUMINEUX, UN FILM PROFOND...»

NATHALIE PETROWSKI, LA PRESSE



«UN ÉLECTROCHOC SIGNÉ FALARDEAU.»

LUC PERREAULT, LA PRESSE

15 FÉVRIER  
1839UN FILM DE PIERRE FALARDEAU  
AVEC LUC PICARD SYLVIE DRAPEAU FRÉDÉRIC GILLES

107.3 FM

3E

CHRISTAL FILMS

FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL ✓ FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL ✓ FAMOUS PLAYERS TASCHEREAU 18 ✓ FAMOUS PLAYERS MÉTROPOLIS-DUZELO ✓ CINÉMA ST-EUSTACHE ✓  
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓ GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓ GATINEAU ✓ ST-JEROME ✓ CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION ✓ PLAZA DELSON ✓  
CAPITOL ST-JEAN ✓ CINÉMA CARITOL DRUMMONDVILLE ✓ LE CARREFOUR 10 JOLIETTE ✓ CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓ CINÉMA CARNIVAL CHATEAUGUAY ✓ CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY ✓  
CINÉMA 9 ROCK FOREST ✓ CINÉMA BIRMANE SHAWINIGAN ✓ MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ✓ FLEUR DE LYS TROIS-RIVIERES O. ✓ CINÉMA PINE STE-ADELE ✓  
SON DIGITAL CINÉMA DU CAP ✓ CINÉ-ENTREPRISE FLEUR DE LYS GRANBY ✓ CINÉMA ST-LAURENT VICTORIAVILLE ✓ CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY ✓

À L'AFFICHE!

MÉDIAS

## Une commission en forme de soupape

Éprouvante, cette commission parlementaire sur la concentration de la presse qui a tenu trois jours d'audiences cette semaine (deux autres jours sont prévus à la fin du mois). Éprouvante parce que le portrait tracé par la quinzaine de groupes déjà entendus est plutôt déprimant. Pour des journalistes, la tenue de ces audiences est évidemment fort intéressante: ça concerne notre métier, ce sont nos patrons et nos collègues qui comparaissent, on y discute en public de questions qui alimentent habituellement nos potins de couloir et de fumoir.

Mais est-ce vraiment intéressant pour le grand public? Je l'ignore mais ce devrait être le cas. On y parle de démocratie, de liberté, d'information, d'influence sociale et culturelle des médias, des mouvements économiques des grandes entreprises.

Et tout au long de la semaine, on y a donné des exemples concrets des effets de la concentration. L'exemple le plus souvent cité est celui de la colère de René Angélil qui a entraîné la destruction de 200 000 exemplaires de la page couverture du 7 jours appartenant à TVA (et bientôt à Québecor), trois jours avant une entrevue exclusive de Céline Dion sur les ondes de TVA, la chaîne protégeant ainsi son «investissement» Céline.

On a peut-être moins parlé du fait que tous les anciens magazines Trustar achetés par TVA (*Dernière heure*, *7 jours*, etc.) sont devenus d'immenses véhicules promotionnels au seul service des émissions de TVA. Ces publications s'apprennent d'ailleurs à fusionner avec celles de Québecor (dont *Clin d'œil*).

*TV Hebdo*, qui appartient maintenant à TVA, se félicitait de continuer à présenter un équilibre exact entre les différents réseaux, grâce entre autre à une rédactrice en chef consciencieuse des enjeux éthiques. Et bien, cette rédactrice en chef vient d'être congédiée et son poste aboli dans le vague de compressions qui frappent TVA et Vidéotron depuis que Québecor a acheté le groupe.

Par la voix de leur syndicat, les journalistes du *Journal de Montréal* ont eux-mêmes tracé cette semaine le portrait «incroyablement tentaculaire de l'emprise de Québecor sur le monde de l'information». Avec une chanteuse qui peut faire la première page d'un magazine Québecor, passer dans une émission de télé Québecor, voir son spectacle produit par une filiale Québecor, offrir des extraits de son spectacle sur un site Internet Québecor, voir sa vie racontée dans une biographie Québecor et ainsi de suite, «une telle emprise sur la pensée frôlerait le totalitarisme», concluent-ils.

L'intégration de l'empire Québecor-TVA force d'ailleurs Radio-Canada à se rapprocher de *La Presse*. C'est le sens d'un partenariat qui a été annoncé récemment entre ces deux entreprises, où l'on s'engage à mettre des ressources en commun pour différents projets, sur Internet mais également au plan rédactionnel. La rumeur veut qu'on soit en train d'étudier la possibilité de partager les ressources de bureaux à l'étranger. Rappelons en pas-



Paul  
Cauchon

sant que Radio-Canada est une institution publique qui, en principe, ne devrait pas privilégier un seul média écrit.

Radio-Canada est d'ailleurs la grande absente de ces audiences sur la propriété des médias... mais elle est très présente en filigrane. Quelques mémoires déposés devant la commission remarquent que le problème de la concentration des médias en région ne se poserait pas du tout de la même façon si Radio-Canada avait eu les ressources pour y maintenir ses postes de radio et de télévision et ainsi contrebalancer le pouvoir des grands empires.

Pour leur part, les journalistes du *Journal de Montréal* en avaient beaucoup à dire sur la propriété conjointe TQS-Québecor depuis 1997: pression de la direction des entreprises sur la chroniqueuse télé du *Journal de Montréal* pour qu'elle mette mieux en valeur les émissions de TQS, pressions sur les journalistes de *Echos-Vedettes* pour placer des extraits de leurs articles sur le site d'Archambault Musique afin de mousser la vente de certains disques et ainsi de suite.

Dans le cas de la transaction Gesca-Unimédia, les plaintes sont plus diffuses, plus appréhendées que documentées, mais les journalistes et de *La Presse* et du *Soleil* n'hésitent pas à monter aux barricades. Déjà les sites Internet de *La Voix de l'Est* et de *La Tribune* n'ont plus d'autonomie depuis l'annonce de la vente. Alors le Syndicat de la rédaction du *Soleil* craint au plus haut point que les bureaux politiques de *La Presse* et du *Soleil* fusionnent, que la couverture locale du sport et des spectacles soit téléguidée de Montréal, que les mêmes textes se retrouvent de plus en plus dans les sept journaux de Gesca-Power, qu'on puisse se passer de *La Presse* canadienne et ainsi de suite.

Et tout le monde, mais là vraiment tout le monde, a fait remarquer que le gouvernement est lui-même plongé en plein conflit d'intérêt après avoir bini à deux mains l'achat de Vidéotron par Québecor avec plus de deux milliards de l'épargne québécoise accumulée par la Caisse de dépôt, et après avoir pris acte sans sourciller de l'agrandissement de l'empire Power. La commission qu'il met en place peut donc servir de soupape pour le blues des journalistes, qui peuvent se vider le cœur en se demandant si tout cela servira à quelque chose.

pcauchon@ledevoir.com

MUSIQUE

## Conjonction inhabituelle

L'Ensemble contemporain de Montréal (ECM) propose une fable autour d'un personnage mythique du XX<sup>e</sup> siècle, une femme sur les épaules de qui repose tout un pan de notre vie musicale, la musique «ancienne» sur «instruments d'époque» et la lente réapparition de ceux-ci tant dans nos habitudes que chez celles des interprètes et compositeurs. De Johann Sebastian Bach à John Rea, quel est donc ce pivot?

FRANÇOIS  
TOUSIGNANT

Wanda, ce n'est pas que le nom d'un joli poisson. C'est surtout celui de la grande Landowska, celle qui créa une véritable révolution dans le monde de l'interprétation de la musique ancienne en 1903, se présentant pour jouer ce répertoire non pas au piano, mais au clavecin. Dans le fond, Wanda Landowska (1879-1959) cristallise une triple passion: celle de la recherche, de l'interprétation et celle de la pédagogie.

Le personnage est fascinant. Elle collige des manuscrits, des partitions, des traités, écrit des articles, des conférences et des «pamphlets». Pour vous donner une idée de la maniaquerie de la recherche et de sa production: alors qu'elle se voit forcée de s'exiler de Paris, en 1940, elle doit laisser derrière elle, en plus d'une inestimable collection d'instruments, une bibliothèque de plus de 10 000 volumes. Après Berlin et Paris, c'est aux États-Unis (Lakesville, Connecticut) qu'elle s'installera définitivement. La polémiste en elle la fera produire de nombreux écrits, aussi virulents parfois qu'intellectuellement et musicalement éclairés qui, on le redécouvre aujourd'hui, posent vraiment les jalons d'une manière de penser la musique d'avant le style classique. Voilà le décor campé pour l'origine d'un événement relevant d'une certaine excentricité que la muse elle-même n'aurait sans doute pas reniée.

### Un formidable défi

Catherine Perrin, nombreux d'entre vous la connaissez pour l'avoir entendue sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, pour l'avoir vue au petit écran de Télé-Québec; les visiteurs des Musici de Montréal l'auront aussi entendue au clavecin soit en soliste, soit comme tenant ce qu'on appelle la partie de continuo. C'est elle qui est l'interprète au cœur de l'événement proposé.

Que lui demande-t-on au juste? «Dans le fond deux choses. D'abord, jouer un concerto de Bach (le la majeur, BWV 1055). Cela nous a paru normal dans ce contexte de faire du Bach, un compositeur dont Landowska était littéralement — et d'après ses écrits pas seulement au sens figuré du terme — amoureuse.» Cette association va loin. Jusqu'à l'anecdote suivante. Un jour, ayant une discussion qu'on imagine salée avec Glenn Gould sur la manière d'interpréter Bach (Gould se réclamait aussi d'une authenticité certaine), elle lui aurait dit: «Bien jeune homme, continuez de jouer Bach à votre façon; c'est très bien. Quant à moi, je continuerai à le jouer à "sa" manière».

De cela — la servitude à une esthétique —, il n'est pas question pour Catherine Perrin. «Le concerto de Bach, je vais le jouer sur un clavecin d'aujourd'hui — c'est-à-dire un

clavecin copie de l'époque — plutôt que sur un des gros et volumineux instruments Pleyel que Landowska avait fait construire pour répondre à la critique de «maigre» de l'instrument. Elle a commandé des œuvres, et les compositeurs, Poulenc et De Falla (ce dernier aussi au programme) en tête ont écrit pour ce type sonore d'instrument, sorte de «trahison» du clavecin d'époque. Aujourd'hui, on est forcé, avec les salles dont on dispose, d'user de discriminateur amplification. C'est mon choix pour la majorité de mes concerts avec ensemble.» Ça, c'est «l'autour» du spectacle, car le cœur en est la dernière création de John Rea.

Catherine Perrin s'allume. «Je dois me transformer en comédienne. J'ai huit pages de texte à dire en me mettant dans la peau de cette artiste. Jean Marchand (le responsable de la mise en scène) m'aide beaucoup, mais j'admets aussi vivre un peu avec la trouille. Nous, les clavecinistes, nous ne sommes pas habitués à faire quoi que ce soit de mémoire. Alors, jouer tant du théâtre que de la musique ainsi me pose un formidable défi.»

Elle ne se trouve pas seule dans son cas. Elle le dit tout de go: «Si j'ai une sorte de trac, John [Rea, le compositeur] a aussi très peur de voir comment son œuvre va être reçue», elle qui apparemment joue sur des appels au passé tels qu'il craint qu'on ne la considère que comme «simpliste»; tout cela «à l'ombre de la célèbre robe rouge de Wanda». Tel est le défi du spectacle, qui repose sur les épaules de cette claveciniste alors qu'elle avoue, sans honte, «redécouvrir l'importance et la vérité de ce qu'elle [Landowska] a dit, accompli et écrit (et aussi enregistré); dans le fond, malgré ce que en quoi j'avais une sorte de foi, quand j'étais jeune — on ne croyait en ce temps qu'au «pape» Leonhardt —, elle était bien plus près de la vie et de la réalité des choses que la légende ne le laisse transparaître».

Bien sûr, les esthétiques changent. La question se pose, presque postmoderne: pourquoi?

Là, on arrive sur un terrain non pas glissant ni fragile. Un terreau essentiel. Celui du questionnement. La réponse désarme de simplicité, tient de celle des honnêtes gens. On pénètre dans une zone vibratoire où Catherine Perrin essaie de se montrer émule de Landowska, elle qu'elle avait presque appris à quasi mépriser dans ses études mais que sa réflexion actuelle tente de réhabiliter. «Peu importe les moyens, l'époque et la perspective comptent et il est curieux de constater qu'à la relecture de Landowska, cette dernière parle au présent et que tout ce que les pontes veulent défendre se trouve très souvent énoncé dans son œuvre théorique si méconnue.»

Quel couperet, surtout livré avec des yeux si brûlants. Donc, on veut non pas réhabiliter Lan-

dowska, mais ouvrir des portes vers une autre vision de la musique. En plus, sans entrer dans le domaine de l'idéologie, on ne peut que noter que, dans l'appréhension de l'œuvre proposée, à savoir le médium du théâtre musical, il se cache un pari sournois. «Même si je me costume en Landowska, que j'emprunte ses paroles et ses gestes, voire ses attitudes, l'interprétation musicale des partitions de Bach ou de De Falla reste mienne, et celle de l'œuvre de Rea [la création à la base de la conception à la base de tout l'événement] est le défi qui fait que je me dois de toujours être ouverte pour demeurer moi-même».

### Ferveur

Reste à entendre — et à voir — si l'un des plus grands apôtres de l'universitaire postmoderne à corps et à cris d'ici, John Rea, a su, dans la formule hybride du théâtre musical, se montrer capable de proposer quelque chose de fondamentalement original.

Wanda Landowska, alias Catherine Perrin, va remonter sur les planches. Lors de ses concerts, Landowska, souventes fois, parlait au public, présentait les œuvres et l'instrument (et Dieu sait que cette pratique redevient à la mode aujourd'hui). Non, elle ne prendra pas l'accent de la diva du clavecin à deux claviers au jeu hyper articulé et formé à l'école du piano romantique. Oui, elle osera tenter d'imposer le port et la prestance. Y ajoutant en sus ce je-ne-sais-quoi de sa personnalité propre. Car on l'oublie trop souvent, Catherine Perrin, si elle exerce un métier de communication, se définit d'abord et avant tout comme musicienne praticienne. Elle tient davantage à porter haut le flambeau auquel elle se voue: pas celui de la vérité, c'est trop simple et futile.

Plus volontairement, celui de la vision de la vérité telle que «je pense pouvoir la dire, du moins, modestement, tenter de la dire, avec toute ma ferveur». Cela tombe pile avec la conjonction proposée. Là, on reconnaît quelque part l'influence, la conviction, la curiosité et le goût du risque de la directrice de l'ECM, Véronique Lacroix, qui sourd de partout, sachant chercher ce qui peut vivre. La griffe de cette musicienne est effectivement de ne pas aimer les sentiers battus et de toujours oser.

Cette fois-ci, l'ECM ose gros. Très gros. La création, le regard sur le XX<sup>e</sup> siècle qui regarde son passé, et le passé qui est voulu comme actuel. *Sacrée Landowska!* Vous ne saviez pas quels échos votre vie pourrait avoir. Nous non plus. Comme certaine: vous nous fascinez, comme vous fascinez les musiciens. Votre fantôme nous hante-t-il? Oui et non. Dans le fond, un concert en forme d'exercice d'exorcisme est bien une sorte d'accise de ce qui vous est éternellement dû.

*Sacrée Landowska!*, un spectacle de l'Ensemble contemporain de Montréal, dir. Véronique Lacroix; Catherine Perrin, clavecin; mise en scène: Jean Marchand. Salle Redpath, le 20 février, 20h. Renseignements: (514) 524-0173. N.B. Un second billet est offert gratuitement aux étudiants et aux aînés.

Hydro Québec présente

**PRO MUSICA**

Concert Saphir

**MIDORI, violon**  
**au piano,**  
**ROBERT MCDONALD**

20 H JEUDI, 22 FÉVRIER 2001  
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

PROGRAMME :

- J.S. BACH - Sonate n. 3, BWV 1016
- POULENC - Sonate pour violon et piano (1943)
- WEBERN - Quatre pièces, op. 7 (1910)
- BEETHOVEN - Sonate n. 9, op. 17, «Kreutzer»

EN COLLABORATION AVEC LE FESTIVAL MONTRÉAL-EN-LUMIÈRES  
DANS LE CADRE DES ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX LOTO-QUÉBEC

PRIX RÉGULIER : 50 \$, 45 \$, 40 \$  
TAXES INCLUSES, REDEVANCES EN SUS. BILLETS EN VENTE À LA PLACE DES ARTS : (514) 842-2112

Faculté de musique

MADAME BUTTERFLY  
M. NON  
LES CAISSES

**Soirée Opéra**  
**PUCCINI**

MISE EN SCÈNE : BENOÎT BRIÈRE  
DIRECTION : JEAN-FRANÇOIS RIVEST

LA BOHÈME

DU 21 AU 24 FÉVRIER 2001  
BILLETTERIE 514 842-2112  
PRIX 15 \$ 12 \$ 8 \$  
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

Université de Montréal

diffuseur officiel radio

chaîne culturelle  
Radio-Canada

LE DEVOIR  
La Soana Montréal  
CSM  
CJWW  
MÉTROPOLITAIN  
LE POINT

Série

**La Nef** SAISON 2000-2001

Musique espagnole instrumentale (XVIe - XVIIe s.)

Sylvain Bergeron guitare baroque  
Rafik Samman percussions  
Robin Grenon harpe  
Betsy MacMillan violes de gambe

le vendredi 23 février, 20 h  
Salle Redpath, Université McGill

billets  
(514) 398-4547  
(514) 523-3095  
20 \$ 16 \$ 12 \$  
Taxes, inv. locales

LE DEVOIR  
100.7  
la nef  
www.la-nef.com

Le samedi 17 mars:

«LES TRÉSORS POLONAIS» au Musée du Québec transport, conférence sur l'exposition, repas, entrée au musée et audio-guide.

Plus qu'une excursion: une fabuleuse découverte!

Et, pour mieux planifier vos loisirs d'été, conférence et lancement de la saison le dimanche 4 mars

Réervations: (514) 276-0207

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

ALAIN LÉFÈVRE

Lylatov

«Ma foi, c'est fort beau... Très très joli disque!»  
Urban Entree, Radio-Canada

EN VENTE CHEZ ARCHAMBAULT

WWW.ARCHAMBAULT.CA

## LES ARTS

## VITRINE DU DISQUE

## GRAMMY NOMINEES 2001

Artistes divers  
Capitol (EMI)

Signes encourageants: la marotte n'a pas vu son ombre (la canadienne, en tous cas), les valentins se sont valentins, la course à l'oscar est lancée. La Saint-Patrick est presque à l'horizon. Entretiens, pour s'occuper, il y a les Grammy Awards, annuelle séance d'auto-justification de l'industrie du disque américano-mondiale. C'est mercredi prochain. Ou en est la musique?, se demande-t-on traditionnellement ces jours-ci. Pratique, l'académie produit depuis quelques années des disques réunissant les principaux nommés. Il y en a un pour le rap/hip hop, un autre pour la musique latino. Intéressons-nous un (court) instant à celui des catégories vedettes, histoire de tâter le pouls de la bête.

Eh ben, elle est de plus en plus schizo, la pauvre. Chacun fait son truc sur sa planète pour son pan de public. C'est seulement à la remise du Grammy que les mondes s'entrechoquent: ça donne, pour le «Best Female Pop Vocal Performance», la grande Joni Mitchell dans la cour d'école des Britney Spears et autres Christine Aguilera. Parmi les aspirants à l'album de l'année, on obtient Eminem tirant la langue à Paul Simon, mais aussi à Beck et Radiohead. Plus étrange encore, le groupe féminin de folk-pop celtique The Corrs est littéralement cerné par les minets Backstreet Boys et 'N Sync dans la case fourre-tout «Best Pop Performance By A Duo Or Group With Vocal».

Je défie quiconque de se procurer ce disque et d'y trouver, entre Destiny's Child et les Barenaked Ladies, intérêt envers qui n'est pas le représentant de sa faction. Ce n'est plus la variété des genres que l'on célèbre dans l'industrie, mais la précision de plus en plus terrifiante des ciblage de marché.

Sylvain Cormier

## URBAIN

## KZ KOMBINATION

Time Lan Changé  
(Tr groupé/Fusion 3)

Formé en 1997, par la fusion des formations Karnageez et Kombinn Lakail, le collectif KZ Kombination présentait l'automne dernier son second album *Time Lan Changé*. De prime abord, c'est à un véritable culte de la personnalité qu'on a affaire: dans un livret soigné, on trouve, au lieu des textes du groupe, une série de biographies biaisées des huit complices responsables du disque. Vulgaire procédé marchand, voilà tout. Musicalement, c'est autre chose. Dans l'ensemble, le matériel semble bon, même s'il souffre de quelques irrégularités. Question échantillonnage, le groupe n'a absolument rien à se reprocher ou à envier à d'autres: il est peu original mais parfaitement adapté aux divers styles des

vocalistes. Même conclusion pour les beats, qui sont très diversifiés, parfois à saveur des productions Swizz Beats. Les réalisateurs, les frères Nazbrok et Jaycko, ont fait du beau travail. C'est à vrai dire la production et le mixage qui sont inégaux, certaines pièces étant exemplaires, tandis que d'autres manquent vraisemblablement de fini. Pour ce qui est des membres du groupe, ils livrent un honorable produit, tant par la diversité vocale, combinant le français, l'anglais et le créole que par son exécution. Ce qui fait le plus défaut à la formation est, sans contredit, son parfait manque d'originalité.

KZ Kombination s'inscrit bien sagement dans le courant moderne du rap. L'influence musicale américaine est omniprésente, même si le répertoire stylistique semble souvent très vaste. C'est aussi vrai pour les textes qui sont variés, mais qui s'inscrivent dans un cadre restreint et plutôt banal, allant de la dénonciation élémentaire des injustices sociales aux ballades sentimentales garnies à la sauce de nos voisins du Sud. Finalement, si le collectif n'apporte aucune innovation quant au style, il faut admettre qu'il a réussi un sacré coup de force et a livré un très bon produit, même s'il est confiné dans un spectre aussi réduit. Un immense potentiel qui s'épanouira sûrement avec un peu plus d'imagination. En spectacle, le 22 février, dans le cadre du gala des MIMI, à Montréal, au club Soda.

Nicolas G. Chouteau

## EL TOPPO

Llama Farmers  
(Beggars Banquet)

Après *Dead Letter Chorus*, son premier album abondamment acclamé, le quatuor anglais Llama Farmers est de retour avec *El Toppo*. Souvent comparé aux Pixies et à Husker Du, ce groupe prouve qu'il n'a aucune intention de se laisser intimider: dès les premières secondes de l'album, dans la chanson-titre *El Toppo*, une subtile passe de double pédale vient réaffirmer la nature nettement contemporaine de la formation. Un parfait équilibre entre de douces ballades et la puissance du son rock est ici présent. Cependant, même si le contenu du disque est homogène et carrément bon, on ne pourra malheureusement attribuer aux Farmers tout le mérite de leur originalité. Bernie Simpson, le meneur, jouit d'une voix très agréable, adéquatement mise à profit par l'amplitude de l'exécution vocale. Les mélodies sont néanmoins les plus souvent très banales, voire ennuyeuses, et c'est en réalité la section rythmique du groupe qui vient relever le tout. Sans être techniquement impressionnant, le batteur livre tout de même quelque chose d'intéressant. Il serait étonnant de voir ce groupe percer ailleurs, mais *El Toppo* est tout de même à conseiller aux amateurs du style. Divertissant.

N. G. C.

## DISQUES CLASSIQUES

Pour en finir avec *Le Chant de la Terre*

FRANÇOIS TOUSIGNANT

GUSTAV MAHLER:  
DAS LIED VON DER ERDE  
(LE CHANT DE LA TERRE),  
UNE SYMPHONIE POUR  
CONTRALTO, TÉNOR  
ET GRAND ORCHESTREWaltraud Meier (mezzo-soprano); Ben Heppner (ténor).  
Orchestre symphonique de la radio bavaroise. Dir.: Lorin Maazel.  
RCA Red Seal 74321-67957-2.Violetta Urmana (mezzo-soprano); Michael Schade (ténor).  
Orchestre philharmonique de Vienne. Dir.: Pierre Boulez.  
DGG 469 526-2.Nan Merriman (mezzo-soprano); Ernst Haefliger (ténor).  
Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam. Dir.: Eugen Jochum. DGG, collection The Originals, 463 628-2.James King (ténor); Dietrich Fischer-Dieskau (baryton).  
Orchestre philharmonique de Vienne. Dir.: Leonard Bernstein.  
Decca «Legends» 466 381-2.

Signe des temps? Phénomène de mode? Succès «populaire et médiatique»? Ou pure coïncidence? On ne le sait trop, mais toujours est-il qu'un incroyable nombre de versions de *Das Lied von der Erde*, de Gustav Mahler, se trouve — ou se retrouve quand on parle de réédition — sur les rayons. Une compagnie, la DGG en l'occurrence, ose même proposer deux éditions de l'œuvre. A une époque où l'on dit le disque en crise, il est presque légitime de se demander si l'industrie elle-même n'est pas en train de se tirer la plus grosse balle dans le pied.

En effet, cette œuvre a beau être plus que fort appréciée, l'auditeur moyen veut-il en posséder moult copies? Et pour quelles raisons? Le charisme du chef, la réputation d'un chanteur (ici d'une cantatrice surtout, car on parle du *Chant de la*

*Terre* de Kathleen Ferrier, de Maureen Forrester, de Jessye Norman...), la personnalité d'un orchestre...? Il y a ample matière à réflexion et à perplexité.

D'accord, ce chef-d'œuvre qui parle d'oubli facile, de beauté du temps jadis, de fin de monde nostalgique sur un mode parfois intense, parfois romantique, coloré d'exotisme, a plus que ce qu'il faut pour séduire le néophyte comme l'aguerri professionnel. Dans la foule des propositions actuellement faites — ou refaites, car il y a aussi des rééditions —, j'en ai retenu quatre, entre autres.

Poussons d'abord un cocorico justifié. Dans deux de ces versions, la partie de ténor est tenue par un chanteur canadien. Il y a d'abord Ben Heppner. Comme les trois pièces «pour homme» du cycle font appel à des voix dites héroïques, il y est à l'aise (en fait, il s'agit de l'une des parties les plus exigeantes du répertoire pour un ténor, quel qu'il soit). La comparaison se fait en premier lieu avec son enregistrement précédent (sous la direction de Gary Bertini, étiquette EMI CDC 7 54849 2). La voix a mûri en bien. Il s'intègre mieux à l'orchestre pour ensuite mieux le dominer. L'effort psychologique du premier lied comme la naïveté du troisième sont exemplaires. Il a du mérite: Lorin Maazel fait du spectacle sans faire de la vraie musique. Tous les effets sont en place sans qu'on sente quelque lien que ce soit entre eux. Tout, dans ce cas, repose sur l'intelligence du chanteur.

Avec Heppner, pas d'inquiétude. Lorsqu'on arrive aux mélodies dévolues au contralto, Waltraud Meier déçoit. Elle semble subjuguée par la vision superficielle du chef et, bizarrement, assez détachée des mots. En plus, la voix sonne «prise», bloquée quelque part dans les joues, et offre une couleur pas vraiment agréable.

Michael Schade, lui, surprend par sa présence dans ce répertoire. On le connaît plus dans des emplois «français», même ceux de fort ténor. Si on regrette un certain manque d'héroïsme dans sa prestation, force est de constater qu'il y est fort à l'aise et qu'il a même une palette de nuances — vocales comme psychologiques — d'une variété aussi grande que subtile. La di-

rection y est peut-être pour quelque chose. Boulez est reconnu pour être d'une rigueur absolue sur la manière d'énoncer le texte vocal et est un sorcier de la variation contextuelle du mot, tant dans les notes que dans le vers.

Sa collègue Violetta Urmana se tire bien d'affaire, répondant au quart de tour aux exigences du chef sans avoir forcément la couleur demandée par Mahler (qui savait ce qu'il faisait en demandant un contralto plutôt qu'un mezzo). On oublie vite car la direction de Boulez est totalement prenante. Il est ironique de se dire, après quelques réflexions, qu'on entend ici peut-être le plus traditionnellement mahlerien des chefs du jet-set. On sait que Mahler n'aimait pas l'apitoiement, même dans les tempos lents, ce qui a été conservé par les versions enregistrées sous la direction de Bruno Walter. Et Boulez se rapproche ardemment de cet esprit ici. Comme la prise de son est d'une finesse hors du commun, on reste suspendu au silence (non: la contrebasse vient d'entrer, le plus doucement du monde, et la résonance du tam-tam continue de faire vibrer la pensée...), on est horrifié de la vision du singe, de la nostalgie comme de la virilité de la beauté (ah! ce galop de cheval); bref, avec un refus global de la subjectivité pour trouver le respect de l'intention artistique, on ne maquette pas l'émotion par le geste sentimental ici.

Une complète opposition avec la version Bernstein! Deux gros bébés ici. Le premier: la trop forte présence du chef, qui moule tout avec parfois une affectation déplacée et le choix des voix. (J'ai un faible pour James King. C'est un grand ténor, une voix magnifique, mais on sent trop l'effort ici, encouragé en cela par le chef.) Le second est le choix d'une voix de baryton pour les lieder pairs.

Oui, je sais, Mahler l'autorise dans sa partition et à même usé de ce genre de subterfuge lors de la création de ses propres œuvres. Malgré tout l'art de Fischer-Dieskau, malgré toute sa sensibilité (engommée dans la glu de Bernstein), il est des ouvertures ensoulées qu'une voix d'homme ne sait rendre. Et l'opposition initiale même entre voix de femme grave

et voix d'homme aiguë qui ponctue le cycle se trouve, à mon sens, dénatée. Avec des tempos qui s'étièrent... Si Boulez sait faire jouer l'Orchestre philharmonique de Vienne, Bernstein, lui, en joue. A la lumière de sa personnalité, on entend ici une version excentrique du cycle, pour curieux de la réédition.

La réédition qui aussi ramène à nos mémoires la version dirigée par Jochum. Sur le strict plan de la direction, tout est assis, et bien assis. Pour le solfège, rien à dire; pour la sonorité, bien à redire tant c'est souvent raide (ce qu'on ne saura jamais dire de la vision Boulez).

Ce qui est beau dans cette version, ce sont les voix. Au premier titre, celle de Nan Merriman, une autre mezzo, mais au vibrato et à la sensibilité de couleur qui s'inspirent de ceux du contralto au point de s'y confondre parfois avec un mimétisme fort à propos. A ces considérations un peu superficielles s'ajoute la profondeur du sens de la ligne de la cantatrice. Oui, à cette voix-là qui chante ceci ainsi. A classer avec les souvenirs d'archives cités plus hauts.

Ernst Haefliger n'a plus la jeunesse des enregistrements précédents de son «rôle». Certains aigus peinent et, strictement sur le plan vocal, on apprécie l'artiste mûr plutôt que le chanteur qui laisse épanouir sa voix — ce qui était le cas dans la version dirigée par Bruno Walter, sur Columbia.

Que conclure alors? D'abord, qu'on a tous quelque part une version favorite: la mienne, celle de Bruno Walter dirigeant l'Orchestre de la Columbia avec Ernst Haefliger et Mildred Miller. S'il y avait une suggestion de «vieilles versions» à faire, ce serait celle-là.

Pour le strictement neuf, si j'aime toujours autant la version Levine — pour l'inégalité réussie de l'Orchestre philharmonique de Berlin —, celle de Boulez-Vienne-Urmana-Schade me paraît le portrait le plus juste qu'on puisse avoir actuellement d'une œuvre dont on n'a pas fini d'explorer l'infinitude des détours et des profondeurs.

Ainsi se clôt mon histoire du samedi, mes chers amis, comme dit tant Lucille. Et il en coulera de l'eau dans le fleuve avant que je ne vous repare d'un enregistrement du *Chant de la Terre*. Promis.

Cet hiver, prenez la route du JAZZ

Lorraine Desmarais trio

TOURNÉE 2001

27 JANV	Beloeil > (450) 464-4772 Centre culturel
2 FEVRIER	Ste-Geneviève > (514) 626-1616 Salle Pauline-Julien
3 FEVRIER	L'Assomption > (450) 588-8188 Théâtre Hector-Charland
8 FEVRIER	Longueuil > (450) 870-1616 Théâtre de la ville
10 FEVRIER	Sept-Îles > (418) 862-8100 Salle de spectacle de Sept-Îles
11 FEVRIER	Baie-Comeau > (418) 295-2000 Théâtre de Baie-Comeau
9 MARS	Toronto > (416) 462-4777 Théâtre du Vieux Toronto
14 MARS	Joliette > (450) 798-6202 Salle Rolland-Brunelle
31 MARS	St-Hyacinthe > (450) 778-3388 Salle du Collège St-Maurice

Mireille Proulx

Guy Nadon  
et le Band du roi du drum

2 MARS	Toronto > (416) 462-4777 Le Moulinet
22 MARS	St-Jean > (450) 358-3948 Cabaret-Théâtre du Vieux St-Jean
16 FEVRIER	Beloeil > (450) 464-4772 Centre culturel
15 MARS	Longueuil > (450) 870-1616 Théâtre de la ville

Québec

14<sup>e</sup> saison 2000-2001  
Directeur artistique Geneviève Solv  
«NATALIE MICHAUD

Les idées heureuses  
société de musique baroque

Sortez avec Louis XIV!

Spectacle de danse et musique baroque  
Les vendredi et samedi, 16 et 17 février 2001 à 20h

Avec la compagnie de danse baroque française l'Éventail  
(Direction artistique: Marie-Geneviève Massé)  
et l'Ensemble des Idées heureuses

«VOYAGE EN EUROPE»  
Chorégraphes originales sur des musiques de Campra, Purcell, Rosenmüller et Vivaldi

Accrochez vos perruques, ça va décoiffer!

Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure 300, de Maisonneuve Est  
BILLETTERIE: (514) 967-6919 RÉSEAU ADMISSION: (514) 790-1245  
INFORMATION: (514) 843-5881  
www.ideesheureuses.ca

PRO MUSICA 52<sup>e</sup> SAISON

Hydro Québec présente

Série «Topaze»

Le trio CONTRASTES

Stéphan Sylvestre, piano  
Olivier Thouin, violon  
David Veilleux, clarinette

Programme:

- TRIO EN SOL MINEUR (1932), DE KHATCHATURIAN
- LARGO KW 5 (1902) DE IVES; TANGO DE CARDY;
- SUITE OP 157B (1936) DE MILHAUD;
- KONRATSZOK Sz 111 (1938) DE BARTOK.

20 h LUNDI, 26 FÉVRIER 2001  
Cinquième salle, Place des Arts

BILLETS: 22 \$, 20 \$ (ÉTUDIANTS)  
TAXES INCLUSES. RÉSERVATIONS EN SUS  
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS: (514) 842-2112

MAGAZINE CULTUREL DIMANCHE 17h

Animation: Yves Desagnés  
Réalisation-coordination: Stéphane Gourbonnais

Une émission spéciale consacrée à la nouvelle vague du cinéma québécois

ICI RADIO-CANADA

## LE DEVOIR

# BOIS

## L'art et le design



Armoire avec portes de cabinet, (Rajasthan, Inde, XIX<sup>e</sup> siècle), 2000 de François Massé

GUY LAVIGUEUR

Simon Blais, marchand d'art réputé, vient tout juste d'inaugurer une exposition de meubles d'art, lui qui est plutôt reconnu pour ses artistes-peintres et plus spécifiquement pour leurs œuvres abstraites sur papier. Quelques semaines auparavant, il présentait le travail de Catherine Tremblay, une artiste-designer qui crée des objets décoratifs précieux en mariant argent, résine, verre ou bois. Voici donc l'occasion de s'interroger sur les minces frontières (si frontières il y a) entre les différents supports des arts visuels quand ceux-ci flirtent avec le design.

## SYLVIE BERKOWICZ

Ces délimitations sont bien souvent dictées soit par les moyens de production des œuvres, soit par les moyens de diffusion de ces dernières. A priori, une œuvre d'art est une pièce unique non fonctionnelle, faite dans la plupart des cas des mains mêmes de l'artiste. L'objet design est reproduit à plusieurs exemplaires (pas nécessairement beaucoup), ses moyens de production ont fait l'objet de recherches plus ou moins approfondies et cet objet doit être dans la mesure du possible fonctionnel (ce qui n'est pas toujours le cas).

Entre ces deux données de base, il existe une multitude de nuances toutes valables, le seul dénominateur commun étant l'acte de création, le propos de l'artiste ou du designer quand l'un ou l'autre ont vraiment quelque chose à exprimer. Ce sont donc bien des meubles que Simon Blais expose en ce moment, aucun doute sur leur nature — ils sont armoires, commodes et consoles —, mais c'est bien un artiste, François Massé, qui les a pensés et réalisés. Le marchand a joué son rôle de catalyseur en révélant le créateur qui sommeillait en lui et en lui passant commande de cette exposition.

«Ces meubles sont à mes yeux des objets d'art, issus de l'univers du design mais empreints d'une qualité artistique. Par contre, ça ne se traite pas et ça ne se vend pas de la même façon. Ma clientèle achète habituellement du 2D, c'est à cela que je l'ai habituée. Mais nous nous sommes rendu compte que nous pouvions aller chercher des gens dont on ne soupçonnait pas qu'ils pouvaient être des collectionneurs potentiels, ou qui l'étaient déjà mais qui ne nous l'avaient jamais dit. J'ai l'intuition que c'est une bonne piste à suivre. Quand les murs de nos clients sont pleins, qu'est-ce qu'il reste

après? Les meubles, les objets. On a ouvert une porte, et il va y avoir autre chose du côté du meuble, c'est certain.»

## De l'art à bon prix

Il y a en Europe de vraies galeries de design ou encore des magasins de meubles qui présentent, en marge de leur marchandise commerciale, des pièces uniques et artistiques. Le marché québécois ne permet évidemment pas ce genre de spécialisation et une infime partie de la population est prête à déboursier de grosses sommes pour des meubles d'art. Pourtant, si on regarde les prix de plus près, il y a de vraies bonnes affaires à réaliser ici. Un meuble de François Massé, avec toutes ses qualités artistiques, sa perfection dans la réalisation, coûte moins cher que certains meubles industriels d'importation. Et il est unique.

François Massé fait ses meubles à partir de pièces anciennes achetées en Inde. Fragments d'histoires lointaines insérés dans une architecture contemporaine. Le neuf et l'ancien s'interpellent plus qu'ils ne s'entrechoquent, il n'y a pas compétition mais organisation des volumes avec les touchantes imperfections du temps et l'ingéniosité de l'ébéniste.

«J'ai commencé à fabriquer des socles pour présenter des objets de collectionneurs. Ma grande force, c'est le dessin, discipline que j'enseigne, mais pour moi c'est un outil, pas un mode d'expression. Là, j'ai trouvé mon médium. Même si l'aspect fonctionnel est secondaire, je ne tiens pas à faire des meubles-sculptures. Je fais des tiroirs même s'ils ne servent pas à grand-chose!»

Où son travail serait-il exposé si la galerie Simon Blais ne l'avait pas pris sous son aile? «J'aurais sûrement loué un local et tout organisé moi-même. C'est compliqué: le transport, les assurances, et puis j'aurais invité mes amis, qui eux n'ont pas les moyens d'acheter ce que je fais!»

Ou peut-être aurait-il pu trouver une place dans les vitrines d'un opticien, devenu lieu de passage pour de nombreux artistes. Depuis 11 ans, Sherif Laoun met ses deux commerces à la disposition des artistes et des designers pour une durée de quatre ou cinq semaines.

«C'est arrivé de façon très spontanée. J'étais déjà très intéressé aux arts visuels et au théâtre et, immédiatement, j'ai eu l'idée de travailler avec des artistes. J'ai aménagé la vitrine pour eux, je l'ai agrandie. Nous ne sommes pas une galerie, mais les gens peuvent acheter tout de suite, ou bien nous les mettons en contact avec les artistes. Nous ne prenons aucun pourcentage sur ces ventes. Le mot mécène me gêne toujours un peu, car pour moi ça doit être d'une pureté irréprochable. Dans notre cas, ça nous aide aussi, ça habille l'espace de nos vitrines d'une façon incroyable et ça attire les passants. Au début, certains artistes avaient peur de dévaluer leur travail et ne se sentaient pas à l'aise, mais maintenant je n'ai plus à les chercher, je reçois tellement de dossiers. Marc Cramer et Nancy Bergeron, deux designers qui ont exposé ici, sont venus présenter leur dossier et c'est comme ça que

leurs meubles se sont retrouvés ici. Ce qui me séduit, c'est la finition impeccable, le travail haut de gamme. Mais ce n'est pas le seul critère. Nous avons exposé des meubles en papier mâché, ceux de Carline Borel, qui fait un travail fantastique et pas cher. Ou encore ceux d'Ann Holt, qui a exposé pendant les Fêtes des objets et meubles décoratifs, naïfs, comme cet arbre de Noël pliant que quelqu'un devrait absolument commercialiser.

«Parfois je me dis: ça c'est artisanal, ça c'est du design ou ça c'est de l'art, mais c'est une distinction personnelle qu'il n'est pas nécessaire de faire partager. Par contre, si je sens que c'est bâclé, sans créativité, si je vois de la paresse, là je dis non!»

«Quand nous présentons des objets fonctionnels ou décoratifs, cela attire plus l'attention; l'expo que nous avons en ce moment sur la poésie a certainement moins d'impact. Mais personnellement, je ne sais pas ce qui se fait en design: je ne regarde pas les revues, je ne visite pas les magasins de meubles; ma vision est étroite dans le sens où je ne vois que ce que les gens me proposent. Tout ce que je peux dire, c'est que tous ceux que j'ai exposés ici ont vendu, parfois une seule pièce, parfois beaucoup plus; il y a donc une demande.»

## Le verre, objet de design

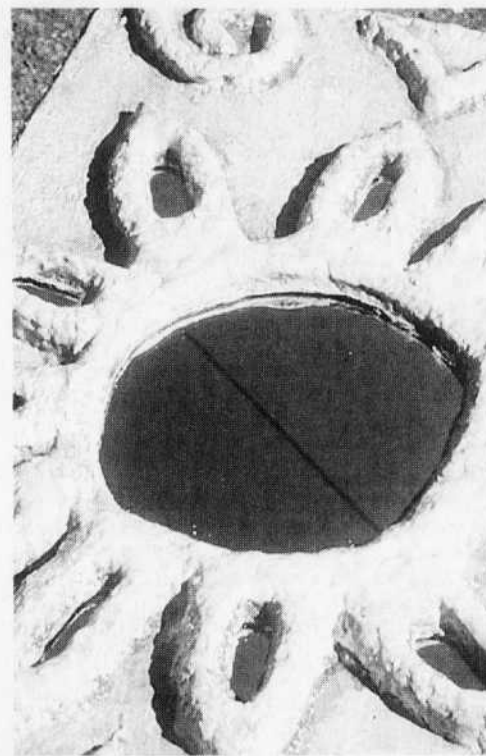
Elena Lee expose depuis 25 ans à Montréal le travail des artistes verriers mais aussi quelques objets d'art, qu'ils soient de verre ou non. Elle fait bien la distinction parmi les œuvres qu'elle expose entre celles qu'elle qualifie d'art et celles qu'elle qualifie de design. Ces vases, par exemple, réalisés par Jeff Goodman, sont pour elle des objets de design. Ils sont fabriqués un par un mais sont faciles à reproduire presque à l'identique et par d'autres que l'artiste lui-même.

Leurs versions «œuvre d'art» de même forme et cinq fois plus grandes sont de vraies sculptures qui, si leur fonction est encore visible, ne serviront probablement jamais à présenter des fleurs. Ils se suffisent magnifiquement à eux-mêmes par leur présence, leur taille et leur sensualité.

Le mouvement d'art dans le verre, la céramique ou le textile est venu des États-Unis où, pendant les années 60, les artistes ont exploré les techniques artisanales comme moyens d'expression. En Europe, l'histoire et la tradition en ont fait avant tout des objets décoratifs qui, malgré leur splendeur, restaient liés à une fonction. Les artistes sont employés par de grandes fabriques de verre qui les engagent pour dessiner leur production. Elena Lee précise: «C'est bien, mais c'est resté beaucoup plus conservateur. Les artisans sont super spécialisés: celui qui fait des gobelots ne fait que ça et il est formidablement bon. L'industrie a mis le design en avant. Ici je privilégie la pièce unique ou bien la petite série qui, de toute façon, n'est jamais identique d'une pièce à l'autre. Il est parfois difficile de faire la différence entre l'objet artisanal haut de gamme et l'œuvre d'art. En général, cette dernière sera issue du mélange de différentes techniques ou matériaux. Enfin, l'intervention de l'artiste est primordiale. En design, c'est l'artiste qui crée la forme mais il laisse l'exécution à d'autres ou pourrait la laisser aux autres s'il en avait les moyens!»

Dans la réalité, les artistes-verriers font eux-mêmes le va-et-vient entre les deux réalités. Les jeunes artistes québécois issus de l'école Espace Verre savent faire de petites séries commerciales comme des pièces plus conceptuelles. On trouve à la galerie Elena Lee les vases à 20 \$ de Michel Leclerc ou des presse-citrons à 39 \$ (les plus fonctionnels, selon Daniel Pinard) d'Annie Michaud. «Ça, c'est du design et là, contrairement à la règle, je ne demande pas l'exclusivité. Quand, par contre, ça devient trop commercial, je ne les prends plus.»

Quelle que soit leur fonction, évidente ou obscure, quels que soient leurs matériaux, les objets, les meubles parlent au sens, les provoquent plus vite et en plus grand nombre. Il se crée avec les meubles des liens intimes qui puisent leurs racines dans le quotidien. François Massé constate: «Un tableau, c'est dès le départ une œuvre d'art; il est encadré et voilà, c'est clair! La notion de meubles d'art est encore floue et plus difficile à percevoir; par exemple, les gens n'ont jamais l'idée de toucher un tableau, mais ils veulent ouvrir les tiroirs de mes meubles... même s'ils savent qu'il n'y a rien dedans!»



Boîte en bois couverte de papier mâché d'Ann Holt, qui a exposé ses œuvres dans la vitrine de l'opticien Laoun.

## FRANÇOIS MASSÉ

Ouvrages et emboîtures  
Galerie Simon Blais  
4521, rue Clark à Montréal  
Jusqu'au 3 mars

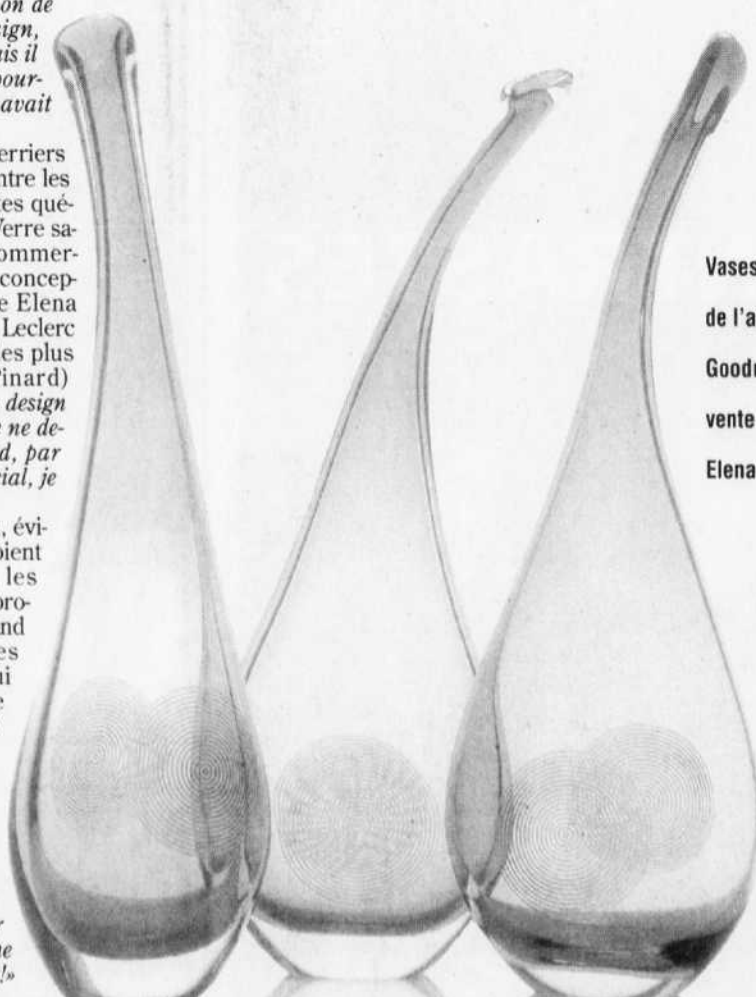
## GALERIE ELENA LEE

1460, rue Sherbrooke  
Ouest à Montréal

## GEORGES LAOUN OPTICIEN

4012, rue Saint-Denis et 1368, rue Sherbrooke  
Ouest à Montréal

Et jusqu'au 25 février, la Maison de la culture  
Mercier présente l'exposition *Histoires de meubles*, 8105 de la rue Hochelaga à Montréal.



Vases en verre de l'artiste Jeff Goodman, en vente à la galerie Elena Lee.

## Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDM

Nouveaux produits  
Nouvelles créations  
Vitrine unique  
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture  
de la Galerie IDM  
Du lundi au dimanche,  
de 10 h à 17 h